

DIRECTION **R**ÉGIONALE DES **A**FFAIRES **C**ULTURELLES
GUADELOUPE

SERVICE **R**ÉGIONAL DE L'**A**RGHÉOLOGIE

**BILAN
SCIENTIFIQUE
DE LA RÉGION
GUADELOUPE**

1996

**MINISTÈRE DE LA CULTURE
ET DE LA COMMUNICATION
DIRECTION DU PATRIMOINE
SOUS-DIRECTION DE L'ARCHÉOLOGIE
1998**

**DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE**

14, rue Maurice Marie-Claire

97100 Basse-Terre

Tel. : 05 90 99 48 93

Fax : 05 90 99 06 76

*Ce bilan scientifique a été conçu
afin que soient diffusés rapidement
les résultats des travaux archéologiques de terrain.
Il s'adresse tant au service central de l'Archéologie
qui, dans le cadre de la déconcentration,
doit être informé des opérations réalisées en régions
(au plan scientifique et administratif),
qu'aux membres des instances chargées du contrôle
scientifique des opérations,
qu'aux archéologues, aux élus, aux aménageurs
et à toute personne concernée
par les recherches archéologiques menées dans sa région.*

*Les textes publiés dans la partie
"travaux et recherches archéologiques de terrain"
ont été rédigés par les responsables des opérations.
Toute reproduction ou utilisation des textes et plans
devra être précédée de leur accord.
Les avis exprimés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.*

*Photo de couverture :
Site précolombien de l'Anse à la Gourde
(Saint-François) - 1996 - sépulture recouverte
d'une céramique - 1000-1200 AD
(cliché André Delpuech)*

*Saisie et mise en page : Claude Muszynski-Delpuech
Imprimerie : L'Imprimerie Sarl
Capesterre-Belle-Eau
(© 0590 86 43 03)*

ISSN 1262-887 © 1998

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Table des matières

1 9 9 6

Bilan et orientation de la recherche archéologique

4

Résultats scientifiques significatifs

7

Tableau de présentation générale des opérations autorisées

8

Carte des opérations autorisées

10

Travaux et recherches archéologiques de terrain

12

La carte archéologique de la Guadeloupe	12
Anse-Bertrand , Anse de la Petite Chapelle	14
Baillif , Rivière de Baillif	17
Basse-Terre , Etoile du Carmel	20
Deshaies , littoral	22
Le Moule , Couronne Conchou	23
Le Moule , Morel	24
Saint-Claude , Morne Dauphine	25
Saint-François , Anse à la Gourde	27
Sainte-Rose , Plage de Cluny	31
Sainte-Rose , Plage de Cluny	33
Sainte-Rose , littoral	33
Trois-Rivières , Bord de Mer	34
Trois-Rivières , les Galets	35
Vieux-Habitants , La Gravelière	36
Roches gravées , prospection en Basse-Terre	38
Programme collectif de recherche : les Caraïbes insulaires	40
Prospection thématique : premiers établissements européens	41
Etudes d'archives	43
Bibliographie régionale	44

Bilan et orientation
de la recherche archéologique

1 9 9 6

1996 a vu un développement important de l'activité du Service régional de l'Archéologie de la D.R.A.C. Guadeloupe selon deux grandes orientations préférentielles :

- l'extension de l'archéologie préventive, avec une insertion effective dans les procédures d'aménagement du territoire et son préalable : l'établissement de la carte archéologique,
- la recherche, avec la mise en place et le développement des collaborations avec des équipes d'archéologues d'universités et du C.N.R.S.

Ces deux grands thèmes de travail sont naturellement complémentaires ; ils se nourrissent l'un l'autre de leurs résultats et permettent de mettre en place une véritable politique patrimoniale conjuguant protection, développement de la connaissance et, en final, promotion et diffusion de ces nouveaux savoirs.

■ **Gestion et protection du patrimoine archéologique**

Pour une meilleure gestion du patrimoine guadeloupéen et la mise en oeuvre d'une véritable politique d'archéologie préventive, l'établissement de la carte des sites archéologiques de la Guadeloupe se poursuit.

Suite à la connexion avec la base de données nationale DRACAR courant 1996, 155 sites précolombiens et 49 sites d'époque coloniale ont été enregistrés à la fin de l'année, sur l'ensemble de l'archipel. De manière classique, la question peut se poser de la frontière entre sites archéologiques et sites relevant de l'inventaire, et ce d'autant que le Service régional de l'Archéologie a hérité depuis peu de la charge de l'inventaire général du patrimoine (sans moyens humains ni financiers supplémentaires pour l'instant). Dans ce contexte administratif mais surtout, au vu des réalités de terrain comme des données historiques, il est clair que tous les sites patrimoniaux doivent être inventoriés, sans séparation arbitraire : des sites amérindiens aux habitations sucrières en passant par les forts, les indigoteries ou les caféières, sans oublier le patrimoine urbain. Un renforcement en personnel scientifique et technique est indispensable pour espérer mener à bien une tâche d'une telle ampleur.

Notons qu'une première convention entre le Ministère de la Culture, le Conseil général de la Guadeloupe et l'Université des Antilles et de la Guyane a été conclue. Elle permettra un pré-inventaire du patrimoine industriel débutant par le Nord Grande-Terre.

L'autre volet de notre politique de gestion du patrimoine passe par une intervention dans les procédures d'urbanisme et d'aménagement du territoire (permis de construire, P.O.S., routes...) en tâchant de faire prendre conscience à nos différents partenaires de la nécessité d'une prise en compte et d'une protection du patrimoine archéologique préalablement aux travaux. Sur quelques secteurs particulièrement sensibles comme le coeur historique de Basse-Terre, un document cartographique d'évaluation du patrimoine archéologique et historique est en cours de réalisation. Il permettra, nous l'espérons, un contrôle harmonieux des futures constructions. Au Moule, à la Pointe Conchou, l'évaluation d'un site précolombien a été réalisée en préalable à un projet immobilier : des fouilles seront pratiquées avant la construction d'un hôtel. Enfin, en étroite collaboration avec la Direction départementale de l'Équipement, trois études d'impact préliminaires ont été conduites sur de futures déviations routières : celle de Capesterre Belle-Eau (convention en cours de signature entre l'Etat, le Conseil régional et l'A.F.A.N.), de Gosier/Sainte-Anne et de Morne-à-l'Eau. Cette politique doit être développée en étroite coopération avec d'autres services de l'Etat comme la D.D.E., la DIREN ou la D.A.F.

Un autre type d'intervention préventive a consisté dans le déplacement d'une roche gravée de Trois-Rivières avant la construction d'une maison.

Les cyclones de septembre 1995 avaient entraîné la destruction partielle et la découverte de plusieurs sites. En 1996, grâce à un financement spécifique du Ministère de la Culture, plusieurs opérations de sauvetage ont été réalisées portant notamment sur plusieurs cimetières d'époque coloniale menacés par l'érosion naturelle. Au Morne Dauphine (près de Matouba à Saint-Claude), sur la plage de Cluny (Sainte-Rose) et à l'Anse de la Petite Chapelle (Anse-Bertrand), plusieurs sépultures ont été mises au jour et, pour le dernier site, les ruines d'une chapelle du XVIII^e siècle. Ces interventions ont révélé un patrimoine funéraire très méconnu et de nouvelles fouilles sont prévues au Moule à Sainte-Marguerite dès

1997 sur un autre site sépulcral. Dans la majorité des cas, il s'agit vraisemblablement de cimetières d'esclaves. Ces recherches peuvent éclairer un aspect singulier de la vie des esclaves dans la Guadeloupe des XVII^e au XIX^e siècles et s'intégrer parfaitement à la commémoration du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage de 1998.

Par ailleurs, la crue de la rivière de Baillif après le passage de l'ouragan Marylin a révélé le premier site précolombien (V-VI^e siècle après J.-C.) important de la Côte-sous-le-Vent surmonté par les vestiges du premier bourg de Baillif de la deuxième moitié du XVII^e siècle.

La gestion du patrimoine archéologique nécessite un inventaire le plus détaillé possible des vestiges, de manière à les faire prendre en compte dans les différents projets d'urbanisme et d'aménagement du territoire. Les interventions préventives obligent les archéologues à intervenir dans des zones dictées par l'aménageur et permettent ainsi de confronter sans a priori des modèles de peuplement et d'établissement humains anciens aux réalités territoriales d'une région. Dans ce cas, les moyens mis en oeuvre permettent des études d'impact détaillées assorties de sondages mécaniques qui seuls permettent une évaluation réelle du patrimoine enfoui. Les résultats issus de ces opérations préventives, comme ceux provenant des sauvetages, enrichissent la connaissance historique précolombienne ou coloniale de l'archipel et ouvrent de nouveaux champs d'études. Il suffit de voir l'apport des sauvetages consécutifs au passage des cyclones de septembre 1995 : les nombreux cimetières coloniaux mis au jour à ces occasions ont fait l'objet d'interventions et permis de définir un programme de recherche qui s'est concrétisé en 1997 par l'ouverture d'une fouille programmée à Saint-Marguerite (Le Moule).

■ Recherche archéologique

Parallèlement à la gestion et à la protection du patrimoine archéologique, une politique volontariste de recherche programmée est indispensable pour fonder notre connaissance de l'histoire antillaise. L'archéologie guadeloupéenne en est à ses balbutiements et les grands cadres de sa chronologie, de sa nature, de son potentiel, de ses axes de recherche restent largement à établir. Observons ainsi la quasi-absence de sites archaïques amérindiens, notre méconnaissance des périodes tardives de l'époque précolombienne, les inconnues archéologiques sur les Caraïbes insulaires, les problèmes de localisation des premiers établissements français du milieu du XVII^e siècle ou la rareté des informations quant aux pratiques funéraires des populations esclaves, pour citer quelques exemples. Il convient donc de développer un certain nombre de recherches fondamentales axées sur ces questions clés de l'histoire locale.

Ces études ne peuvent aboutir et prospérer que dans le cadre de coopérations avec de nombreux spécialistes

rattachés à des organismes scientifiques compétents. Il n'est de recherche que pluridisciplinaire, et des équipes conséquentes et complémentaires doivent oeuvrer sur le terrain comme en laboratoire. Notre politique passe donc par l'établissement d'accords de coopération scientifique avec des institutions. Ainsi l'année 1996 a vu la poursuite, avec succès, de la collaboration avec l'Université de Leiden (Pays-Bas). Les relations avec l'U.P.R. 312 du C.N.R.S. intitulé "Archéologie des Amériques" se développent avec, notamment, l'accueil d'étudiants des Universités de Paris I et Paris X réalisant des thèses sur des sujets antillais.

A notre invitation, plusieurs chercheurs français se sont rendus en Guadeloupe : Albert Hesse du Centre de recherches géophysiques (C.N.R.S.) de Garchy, Patrice Courtaud du Laboratoire d'anthropologie de l'Université de Bordeaux I, André D'Anna, Directeur de recherche au C.N.R.S. et Robert Chenorkian, Professeur à l'Université de Provence, ces deux derniers du Laboratoire d'anthropologie et de préhistoire d'Aix-en-Provence. Ces visites de repérage ont abouti à la définition de nouveaux projets de recherche qui se sont concrétisés en 1997 par plusieurs opérations de terrain.

Dans le domaine de la recherche programmée, l'opération majeure de 1996 est sans conteste la fouille sur le site précolombien de l'Anse à la Gourde (Saint-François) menée dans le cadre d'une coopération avec l'Université de Leiden aux Pays-Bas. Il s'agit d'un site exceptionnel au niveau de la Caraïbe avec, sur près de 4 hectares, les restes de plusieurs villages amérindiens qui se sont succédés pendant un millénaire (400 à 1400 après J.-C.). Outre de très importantes structures d'habitats et un mobilier très riche, notamment en outils et parures de coquillages, les vestiges funéraires précolombiens s'avèrent parmi les plus importants de la région Caraïbe. 35 sépultures ont été dégagées montrant un traitement des morts et des rites funéraires particulièrement complexes. Une fouille pluriannuelle est programmée au moins jusqu'en 1999.

En 1995, après le passage des cyclones de septembre, plusieurs autres sites funéraires d'époque coloniale sont apparus suite à l'érosion des plages ou à des glissements de terrain. Plusieurs interventions de sauvetage et d'évaluation ont été conduites courant 1996 à Saint-Claude, Sainte-Rose ou Anse-Bertrand. A partir de toutes ces opérations, une réflexion a été menée en collaboration avec le Laboratoire d'anthropologie de Bordeaux qui a conduit à monter un projet de recherche autour de l'anthropologie funéraire à l'époque coloniale en Guadeloupe. Ce thème est tout à fait nouveau pour notre région et doit apporter de précieuses informations sur un pan de l'histoire guadeloupéenne fort mal connu. La première question qui se pose est la fonction de ces lieux sépulcraux : cimetières d'esclaves liés à une habitation coloniale, cimetières des premiers bourgs, cimetières militaires...? Les pratiques funéraires des populations serviles d'origine africaine méritent toute notre attention car nous ne disposons de quasiment aucune information archivistique sur ce sujet. En raison

de son étendue et de l'excellent état de conservation des squelettes, le site de Sainte-Marguerite au Moule, en Grande-Terre, a été choisi comme un des mieux à même de traiter ces sujets de recherche. Une première opération programmée débute en ce lieu en 1997.

L'étude sur les premiers établissements français en Guadeloupe s'est normalement poursuivie dans le cadre d'une prospection thématique pluriannuelle. Pour l'instant, ces recherches ont porté essentiellement sur la Côte-sous-le-Vent (côte ouest) de l'île de Basse-Terre, et surtout son secteur sud (Baillif, Basse-Terre, Vieux-Fort), région d'implantation principale des colons dans les cinquante premières années. Pour la ville de Basse-Terre, le dépouillement des archives a fourni des éléments permettant l'identification, la localisation et la description des édifices disparus (magasins, batteries, églises, chapelles, couvents, hôpital, place d'armes...). Des premiers sondages réalisés dans le quartier du Carmel, à proximité de l'église des Jésuites, ont été cependant négatifs. Sur les berges de la rivière de Baillif, par contre, des niveaux d'occupation ont été dégagés qui correspondent au premier bourg du Baillif établi à partir du milieu du XVII^e siècle au pied du fort de la Madeleine puis ravagé par des crues, pillé et brûlé par les Anglais en 1691 et 1703.

■ Animation et diffusion

De nouvelles découvertes de roches gravées à Trois-Rivières affirment le potentiel exceptionnel de cette commune du sud Basse-Terre qui possède la plus grande concentration de roches gravées précolombiennes de toutes les Petites Antilles.

Trois-Rivières représente du point de vue de l'archéologie un point fort incontournable que la D.R.A.C. entend développer en collaboration avec les collectivités locales. La présence du Parc des roches gravées est déjà un atout de promotion touristique de premier ordre. Avec la signature d'une convention entre la Municipalité de Trois-Rivières et la D.R.A.C. Guadeloupe, l'installation à la Maison la Pastorale d'un centre d'interprétation et de recherche archéologique va dans le même sens. Ce centre dispose d'un dépôt de fouilles, de bureaux et laboratoires de recherche en cours d'installation. L'autre volet à l'étude offrira une activité de diffusion et d'accueil des milieux scolaires comme du grand public autour du patrimoine archéologique de l'archipel et confortera Trois-Rivières dans son rôle de "capitale amérindienne" de la Guadeloupe.

Les Journées du Patrimoine des 14 et 15 septembre 1996 ont été l'occasion de braquer les projecteurs sur la capitale guadeloupéenne Basse-Terre, ayant obtenu depuis l'année précédente le label "Ville d'Art et d'Histoire". Un public nombreux a suivi les visites des quartiers du Carmel et de Saint-François où l'histoire de la première ville de la Guadeloupe a été parcourue au travers des architectures civiles et religieuses. La visite du fort Delgrès a permis d'aborder les questions d'architecture militaire. La présentation des bâtiments publics construits par l'architecte Ali Tur au début des années 1930 a complété ces journées qui ont pleinement valorisé le riche et original patrimoine de Basse-Terre.

André DELPUECH
Conservateur régional de l'Archéologie
de Guadeloupe

Résultats scientifiques significatifs

1 9 9 6

■ Archéologie précolombienne

L'Anse à la Gourde à Saint-François se trouve à l'extrémité est de la Grande-Terre, sur la côte Atlantique. En 1996, une opération de fouilles de grande envergure a été réalisée qui place d'emblée l'Anse à la Gourde comme un site archéologique majeur de la Guadeloupe : grande étendue (plus de 4 ha), stratigraphie développée avec plusieurs phases d'occupations du Cedrosan-Saladoïde au Suazan-Troumassoïde, soit de 400 à 1400 ap. J.-C. environ. Sur une surface fouillée de 250 mètres carrés ont été mis au jour d'importantes structures d'habitats (trous de poteaux), 35 sépultures primaires et secondaires avec des rites funéraires complexes, un mobilier archéologique particulièrement riche aussi bien en restes alimentaires qu'en objets mobiliers.

Un projet immobilier sur le site côtier de la Couronne Conchou au Moule, a occasionné une opération d'évaluation préalable. Les sondages pratiqués ont révélé une occupation Troumassoïde (800-1200 ap. J.-C.) à l'arrière de la dune de sable.

La crue de la rivière de Baillif, suite au cyclone Marylin, a mis au jour, près de l'embouchure, des niveaux archéologiques qui ont fait l'objet d'un sauvetage urgent. A la base, une occupation Cedrosan-Saladoïde avec présence d'une sépulture humaine constitue le premier site précolombien structuré, en stratigraphie, de la Côte-sous-le-Vent.

Une nouvelle roche gravée a été découverte à Trois-Rivières à l'Anse des Galets. Baignant dans une source, une gravure représente un personnage féminin de grande taille avec une tête schématique, un nez bien marqué et des oreilles, le corps d'un seul trait vertical avec deux seins, deux bras levés, jambes écartées et pliées. Ce pétroglyphe fait face à "l'homme des Galets" découvert en 1995 et montre une organisation manifeste des gravures.

■ Archéologie coloniale

Sur les berges de la rivière de Baillif, des niveaux d'occupation d'époque coloniale ont été dégagés qui correspondent au premier bourg de Baillif établi à partir du milieu du XVII^e siècle puis ravagé par des crues, brûlé et pillé par les Anglais en 1691 et 1703.

Au nord de la Grande-Terre, à l'Anse de la Petite Chapelle à Anse-Bertrand, des ossements sont apparus après le passage des cyclones de 1995. D'après les témoignages recueillis, ce cimetière appelé "cimetière noblesse" était autrefois entouré d'un mur et aurait été abandonné il y a un siècle. Des fouilles de sauvetage ont révélé les vestiges d'une chapelle, dans le choeur de laquelle avait été installé un caveau avec un squelette en connexion et une réduction.

Les fortes houles consécutives aux cyclones ont endommagé la plage de Cluny, à Sainte-Rose au nord de la Basse-Terre, laissant apparaître des ossements éparpillés. Une intervention archéologique a permis de dégager les vestiges du cimetière avec trois inhumations en place et une érodée. La présence de clous de cercueil associés au squelette date ces sépultures de l'époque coloniale. Les observations de terrain suggèrent qu'il s'agit là des seules inhumations conservées de cet ensemble funéraire.

A Morne Dauphine, à Saint-Claude, à la suite d'un glissement de terrain provoqué par le cyclone Marylin, plusieurs squelettes en place ont été observés dans la coupe d'un terrain en forte pente. La partie dégagée par le glissement se trouve sur le flanc d'une sorte d'amphithéâtre naturel qui a servi de cimetière. La fouille a révélé la présence de 16 sépultures installées sur une pente très forte. Seules celles de la partie occidentale (c'est-à-dire en bas de la pente) sont conservées, les autres ont été pour la plupart arasées lors du glissement de terrain causé par le cyclone. Il s'agit vraisemblablement d'un cimetière d'esclaves en limite d'une habitation.

André DELPUECH
Conservateur régional de l'Archéologie
de Guadeloupe

GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Tableau de présentation générale des opérations autorisées

1 9 9 6

	1996
SONDAGES (SD)	4
SAUVETAGES (SP, SU)	6
FOUILLES PROGRAMMÉES (FP)	1
PROSPECTIONS INVENTAIRES (PI)	2
PROSPECTIONS THÉMATIQUES (PT, PR et RE)	7
PROJETS COLLECTIFS DE RECHERCHE (PC)	1
TOTAL	21

GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Tableau des opérations autorisées

1 9 9 6

N° de site	Commune, lieu-dit	Responsable (organisme)	Type	Epoque
97102008	ANSE-BERTRAND, Anse de la Petite Chapelle	Xavier ROUSSEAU (SDA)	SP	COL
97104018	BAILLIF, Rivière de Baillif	Eric GASSIES (AFA)	SU	MUL
97104001	BAILLIF, Rivière Duplessis	L. KAMENEFF (AUT)	RE	PRE
97105005	BASSE-TERRE, Etoile du Carmel	Xavier ROUSSEAU (SDA)	SD	COL
97107001 et 002	CAPESTERRE-BELLE-EAU Rivières Pérou et Bananier	L. KAMENEFF (AUT)	RE	PRE
97108003	CAPESTERRE-DE-MARIE- GALANTE, Morne Rita	L. KAMENEFF (AUT)	RE	PRE
	DESHAIES, littoral	Eric GASSIES (AFA)	PI	MUL
97117007	LE MOULE, Couronne Conchou	André DELPUECH (SDA)	SD	PRE
97117001	LE MOULE, Morel	André DELPUECH (SDA)	SU	PRE
97124001	SAINT-CLAUDE, Morne Dauphine	Xavier ROUSSEAU (SDA)	SP	COL
97125003	SAINT-FRANCOIS, Anse à la Gourde	André DELPUECH (SDA)	FP	PRE
97129010	SAINTE-ROSE, Plage de Cluny	Michel PICHON (AFA)	SU	COL
97129001	SAINTE-ROSE, Plage de Cluny	Eric GASSIES (AFA)	SD	PRE
	SAINTE-ROSE, littoral	Eric GASSIES (AFA)	PI	MUL
	TROIS-RIVIÈRES, Commune	L. KAMENEFF (AUT)	RE	PRE
97132002	TROIS-RIVIÈRES, Bord de Mer	Eric PELISSIER (AUT)	SU	PRE
97132014	TROIS-RIVIÈRES, Galets	André DELPUECH (SDA)	PR	PRE
97134010	VIEUX-HABITANTS, La Gravelière	Gérard RICHARD (COLL)	SD	COL
	Les Caraïbes insulaires	Thierry L'ETANG (AUT)	PC	PRE
	Premiers établissements européens	Xavier ROUSSEAU (SDA)	PT	COL

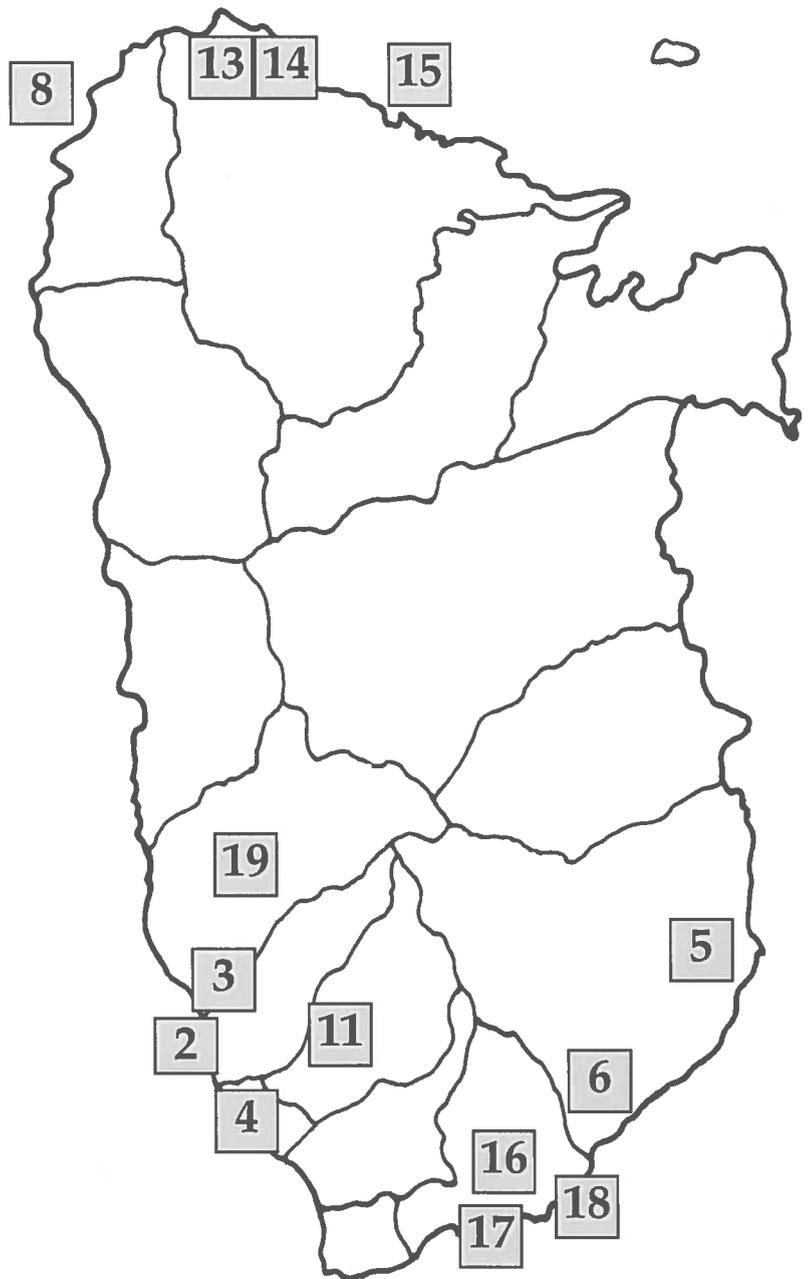
GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Carte des opérations autorisées

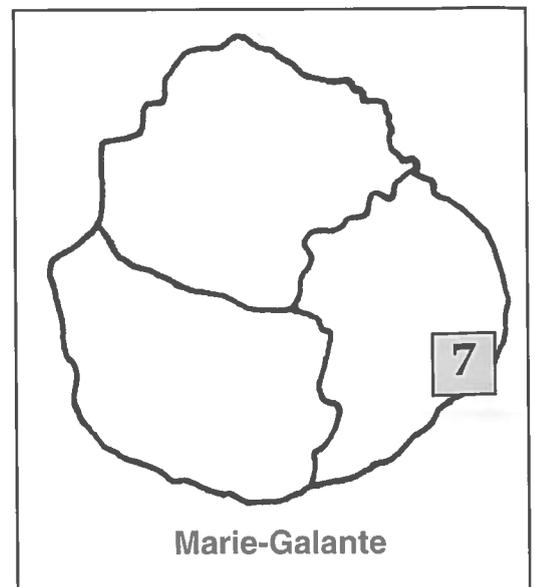
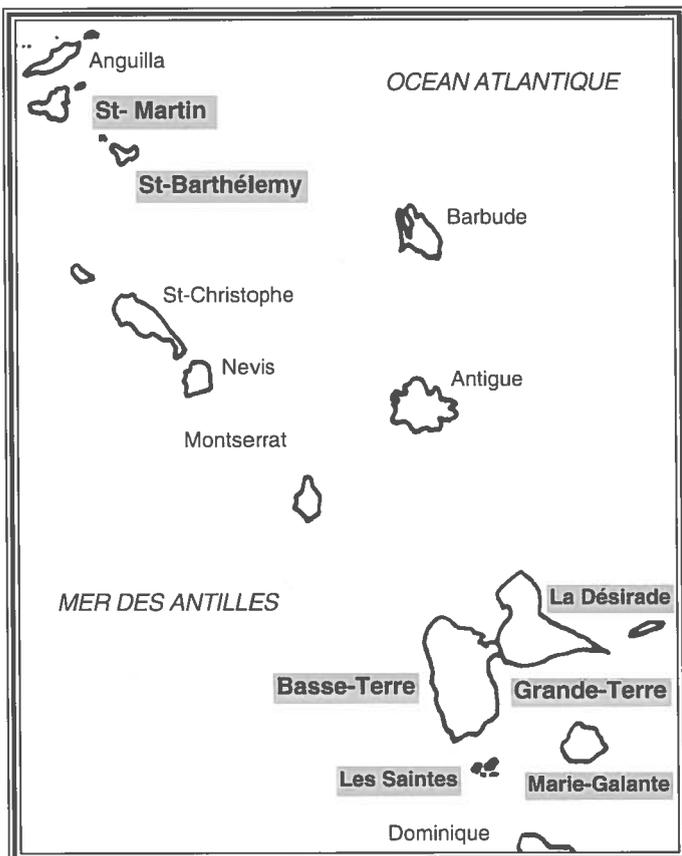
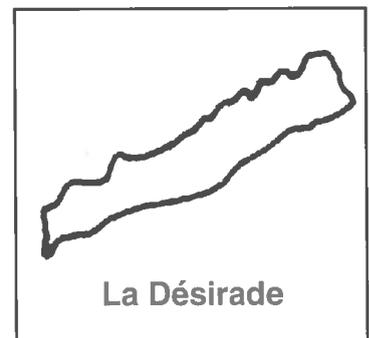
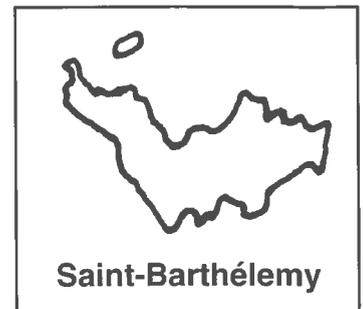
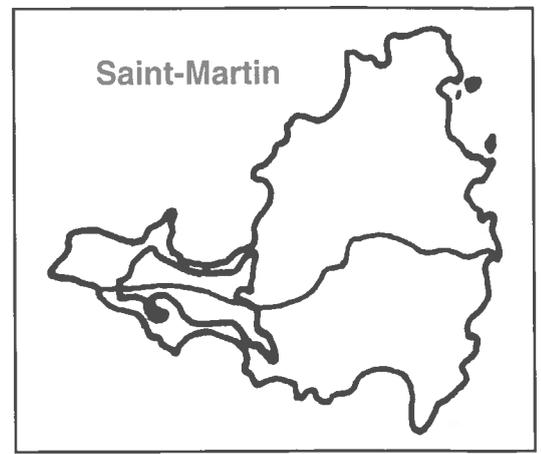
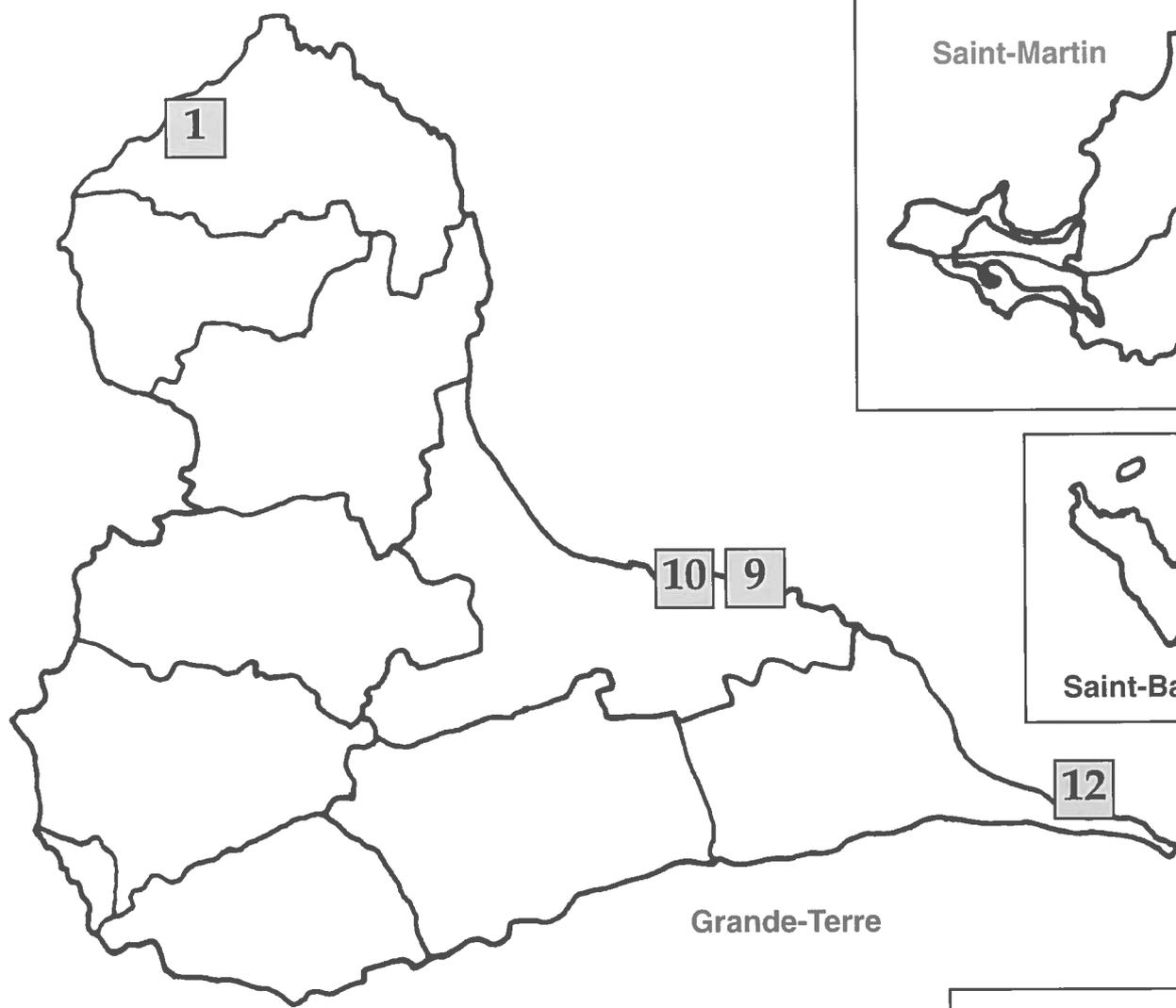
1 9 9 6

- 1 - Anse-Bertrand
Anse de la Petite Chapelle - SP
- 2 - Baillif - Rivière de Baillif - SU
- 3 - Baillif - Rivière Duplessis - RE
- 4 - Basse-Terre - Etoile du Carmel - SD
- 5 - Capesterre - Rivière Pérou - RE
- 6 - Capesterre - Rivière Bananier - RE
- 7 - Capesterre de Marie-Galante
Morne Rita - RE
- 8 - Deshaies - Littoral - PI
- 9 - Le Moule - Couronne Conchou - SD
- 10 - Le Moule - Morel - SU
- 11 - Saint-Claude - Morne Dauphine - SP
- 12 - Saint-François - Anse à la Gourde - FP
- 13 et 14 - Sainte-Rose
Plage de Clugny - SD
- 15 - Sainte-Rose - Littoral - PI
- 16 - Trois-Rivières - Commune - RE
- 17 - Trois-Rivières - Bord de Mer - SU
- 18 - Trois-Rivières - Galets - PR
- 19 - Vieux-Habitants - La Grivelière - SD



Les Saintes

Basse-Terre



Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 6

LA CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GUADELOUPE

En 1996 l'équipe de l'A.F.A.N. qui travaille sur le programme de la carte archéologique, au sein du Service régional de l'Archéologie, était composée de : Eric Gassies, chargé d'étude CDI, chargé de la carte archéologique, Claude Muszynski (1 an de vacation à 3/4 de temps), chargée de la carte archéologique, documentation et publications, Yolande Vragar (4 mois de vacation à plein temps), chargée des recherches d'archives.

Cette équipe a poursuivi le travail engagé l'année précédente, à savoir le dépouillement des sources documentaires, des campagnes de prospection, l'apport de toutes les données nouvelles à DRACAR et enfin la cartographie des sites rentrés dans la carte archéologique.

Le programme de vérification des sites connus grâce aux recherches anciennes, initié en 1995 parallèlement aux recherches bibliographiques, s'est naturellement poursuivi. Ce travail a pour but de vérifier l'état réel de conservation de ces sites et d'en affiner la chronologie lorsque cela est possible, afin de pouvoir enregistrer des données actualisées dans la carte archéologique. A ce jour, la quasi-totalité des sites anciens a fait l'objet de vérifications.

Le travail de dépouillement d'archives et d'étude des cartes anciennes s'est avéré particulièrement enrichissant pour la compréhension du processus de colonisation de l'archipel guadeloupéen. Il apparaît ainsi indispensable de poursuivre ce programme qui permet également de confronter ces informations avec les données du terrain.

La Ville de Basse-Terre a fait l'objet d'une recherche prioritaire. Le dépouillement a fourni des éléments permettant l'identification, la localisation et la description des édifices disparus (magasins, batteries, églises, chapelles, couvents, hôpital, place d'armes...). Dans la mesure où le tracé du parcellaire actuel de Basse-Terre demeure pratiquement le même qu'au XVII^e siècle, le positionnement des établissements militaires, religieux, commerciaux et civils de la ville a été grandement facilité.

Un deuxième axe de recherche concerne l'étude des premiers établissements européens en Guadeloupe, l'objectif étant d'identifier et de localiser les premiers établissements civils, militaires et religieux de la colonie française à partir de 1635 jusque vers la fin du XVII^e siècle. Le travail de dépouillement des archives et documents réalisé dans ce cadre a permis d'enregistrer une quarantaine de sites de cette époque.

Beaucoup d'autres sources sont encore à dépouiller, notamment les archives conservées dans les pays qui possédaient des colonies dans les Antilles et dont l'apport serait d'un grand intérêt pour l'étude du XVI^e siècle, c'est-à-dire la période qui précède la colonisation française. C'est notamment le cas de la plupart des articles ramenés d'Europe par Thierry L'Etang, qui nécessitent d'être traduits avant leur classement en bibliothèque.

De nombreux contacts ont été pris avec les archéologues de la zone caraïbe dans le but de recueillir de la documentation. Ces échanges, de plus en plus nombreux, seront largement encouragés en 1997.

Cette année, les campagnes de prospection ont repris, parallèlement aux fouilles qui se sont déroulées en divers endroits de la Guadeloupe, dans le cadre des opérations post-cycloniques.

Un site amérindien Cedrosan-Saladoïde a été découvert à l'embouchure de la rivière du Baillif, dans un secteur où plusieurs autres sites de la même époque avaient été repérés lors des prospections menées en 1995. Il s'agit du premier site d'habitat retrouvé sur la Côte-sous-le-Vent qui a, en outre, livré une sépulture.

La cartographie de l'ensemble des sites autour de Baillif qui a été réalisée, permet d'appréhender plus précisément l'étendue de l'espace contrôlé par ces populations saladoïdes. D'autre part, les fouilles ont mis en évidence un certain nombre de structures, correspondant à la première installation des Français à Baillif, autour de 1640, sur l'emplacement du village précolombien.

Une prospection systématique de la bande littorale de la commune de Deshaies, qui fait suite au programme général de prospection de toute la Côte-sous-le-Vent, a été réalisée conjointement aux sondages effectués sur le cimetière de la plage de Clugny. L'attention a été portée sur la bande littorale la plus menacée à la fois par l'érosion et par l'extension immobilière.

Par ailleurs, dans le cadre du programme de recherche sur les premiers établissements, les prospections menées sur les sites de Vieux-Fort (sud de l'île) et de la Pointe Allègre (au nord), sur les lieux même des toutes premières installations, n'ont, pour l'instant, donné aucun résultat.

Au travers de ces opérations de terrain systématiques, complétées par des interventions plus ponctuelles et opportunistes (nombreuses découvertes, par exemple, après le passage des ouragans), la carte archéologique de la Guadeloupe prend une nouvelle dimension donnant un reflet plus proche du potentiel archéologique enfoui. Il reste que la plupart des prospections menées sur les zones littorales ont révélé l'ampleur des phénomènes d'érosion du rivage menaçant à terme de nombreux sites précolombiens ou coloniaux (cimetières). Au delà du simple constat, une réflexion globale doit s'engager qui prenne en compte l'ensemble des données géomorphologiques spécifiques au milieu insulaire tropical, dans le but d'évaluer le potentiel réel de conservation des sites dans les différentes zones de l'archipel.

Cette année, la connexion avec la base de données nationale DRACAR est effective. Jusqu'alors, les données étaient enregistrées manuellement sur des fiches correspondant en tous points aux différents champs du programme national. L'enregistrement informatisé de tous les sites déjà recensés constitue donc actuellement une priorité de la cellule carte archéologique. Ce travail devrait aboutir dans les premiers mois de l'année 1997. Une réflexion s'est engagée concernant l'établissement d'un thésaurus adapté à la réalité du contexte archéologique précolombien (spécificité du milieu, des chronologies et des structures), et qui apparaît au niveau régional dans les champs du programme DRACAR. Ce travail s'effectue en relation avec les cellules de la Martinique et de la Guyane.

En 1996, le nombre total de sites enregistrés est passé de 109 sites à 204 qui se répartissent comme suit :

Sites précolombiens	Sites coloniaux
155	49

Eric GASSIES

ANSE-BERTRAND

Anse de la Petite Chapelle

La découverte d'ossements sur un front de plage attaqué par la houle due au passage du cyclone Marylin en septembre 1995 nous a amené à mettre en place une opération d'évaluation archéologique en juin 96. Une étude d'archives, menée conjointement, s'efforçait d'identifier le type de cimetière et d'en préciser la période d'utilisation. Le site se trouve sur le territoire de la commune d'Anse-Bertrand, située au nord de la Grande-Terre. Cette région ne fut colonisée qu'à partir du début du XVIII^e siècle, lorsque l'essor de l'industrie sucrière poussa les colons à défricher de nouvelles terres.

■ Le cimetière

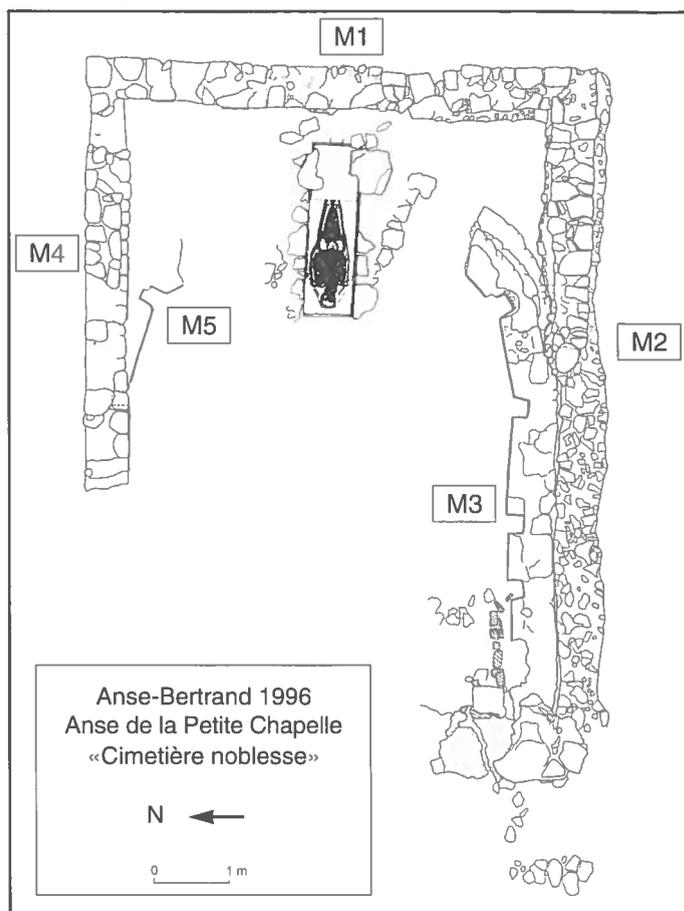
Nous avons tout d'abord réalisé plusieurs tranchées perpendiculaires à la côte afin de retrouver le cimetière et de délimiter son extension. Les trois tranchées creusées au nord du site n'ont livré aucun ossement. Dans la tranchée sud, la présence de deux crânes confirme que nous nous trouvons à l'intérieur du cimetière. Le mur de clôture, démolit il y a une trentaine d'années, n'a pu être repéré. Les deux sépultures n'ont pas été dégagées.

■ La chapelle

Une tranchée, perpendiculaire à la tranchée sud, réalisée pour retrouver le mur de clôture du cimetière, a mis au jour les vestiges d'une chapelle.



Anse Bertrand - Anse de la Petite Chapelle
Murs 2 et 3 côté sud.



Anse Bertrand - Anse de la Petite Chapelle
Plan général de la Chapelle

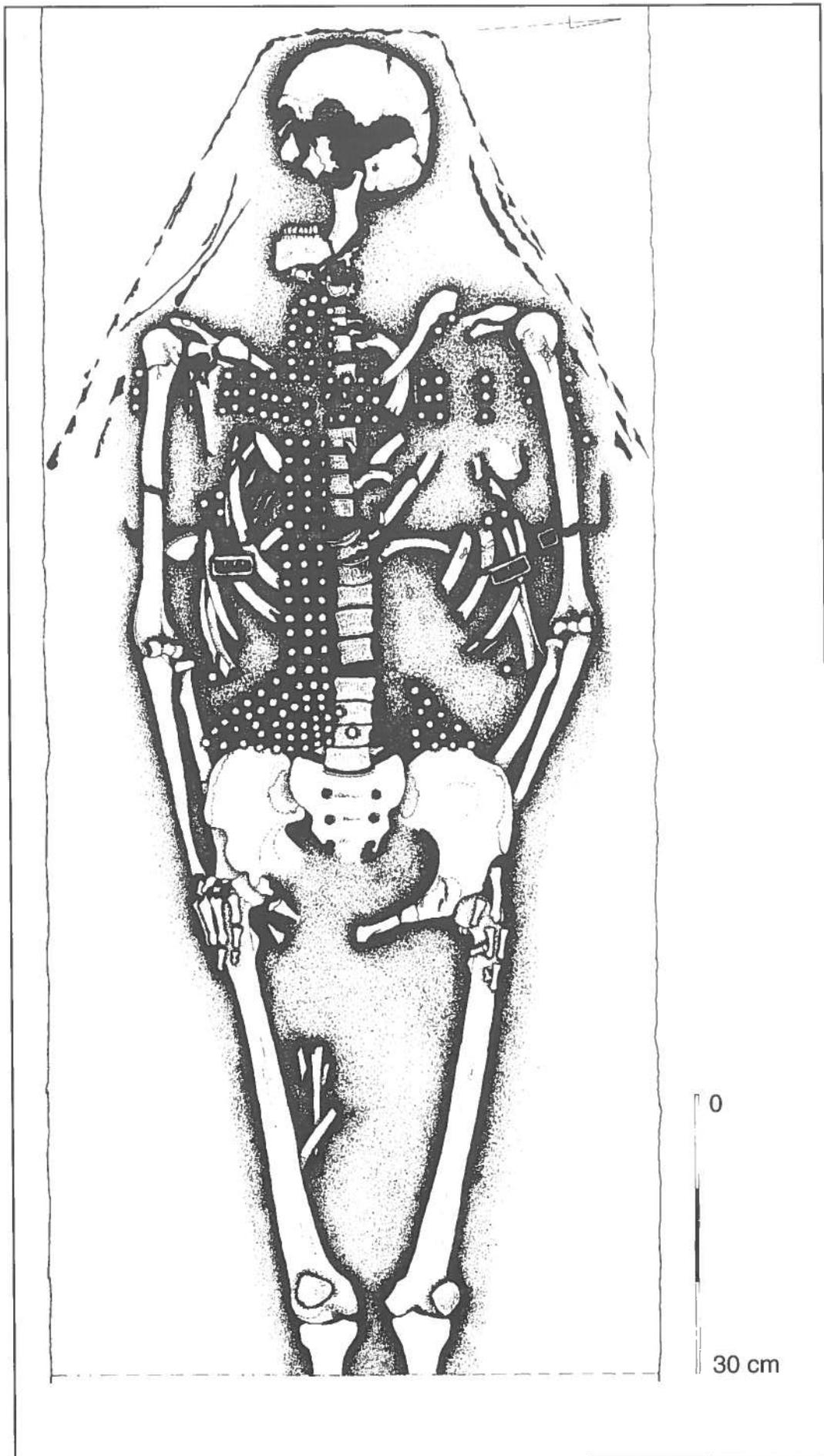
Le bâtiment, dont il ne reste que les fondations et une ou deux assises en élévation, présente deux phases de construction :

- Etat 1

L'état 1 montre un édifice de plan rectangulaire à une seule nef fermée par un chevet en hémicycle. Les murs (M3, M5), larges de 0,60 m, étaient faits d'un mortier de blocage posé sur des fondations peu profondes en galets et recouvert sur les deux faces d'un enduit blanc. Des poteaux de bois, de section carrée ou rectangulaire, étaient encastrés dans la face interne des murs. La construction semble avoir été particulièrement soignée. Le bâtiment, qui mesure 6,50 m de large, est conservé sur une longueur de 8,30 m. Le reste de l'édifice ayant été détruit par la mer, nous ignorons sa longueur réelle. Quelques carreaux de terre cuite, retrouvés contre le mur M3, semblent correspondre au niveau de sol de l'état 1.

- Etat 2

Dans une deuxième phase, la chapelle est entièrement reconstruite selon le même plan rectangulaire à nef unique mais terminée, cette fois, par un chevet plat. Les murs (M1, M2, M4) sont constitués de matériaux hétérogènes : petits moellons, galets, madrépores,



Anse-Bertrand - Anse de la Petite Chapelle
Relevé de la sépulture du caveau
(matériel osseux et métallique) - dessin Michel Pichon

recouverts d'un enduit blanc sur les deux faces. La construction et les enduits sont moins soignés. Le mur sud est édifié contre les vestiges du mur du premier état dont il reste une ou deux assises, tandis que le mur nord repose directement sur l'assise du mur antérieur. Le chœur se trouve rallongé d'un mètre environ. Le niveau de sol a dû être rehaussé de 0,30 m environ pour recouvrir les structures subsistantes du premier état. Nous n'avons retrouvé ni vestige de dallage, ni pierre tombale, ni ossement. Tout a été récupéré, semble-t-il, après l'abandon définitif du cimetière au début du XX^e siècle. Un massif de maçonnerie situé à l'extrémité ouest du mur M2 pourrait appartenir au mur de façade de l'édifice à l'état 2. La présence d'un dallage grossier à l'extérieur, constituant une sorte de parvis, vient étayer cette hypothèse. Durant cette seconde phase, un caveau maçonné, recouvert d'un enduit intérieur a été installé dans le chœur, sous le maître-autel. L'ancien mur du chœur a été recoupé de part et d'autre du caveau. Il pourrait s'agir de sépultures.

■ Etude anthropologique

La sépulture en caveau, implantée dans le chœur de la chapelle, a fait l'objet d'un dégagement et d'observations détaillées. Dans le souci de préserver cette sépulture particulière, les restes osseux n'ont pas été bougés et ont été réinhumés en place. Il s'agit de la sépulture d'un homme adulte dont le cercueil était décoré de clous de laiton qui constituaient une grande croix. Des boucles de laiton, appartenant probablement à des vêtements, ont été trouvées sur la poitrine du sujet.

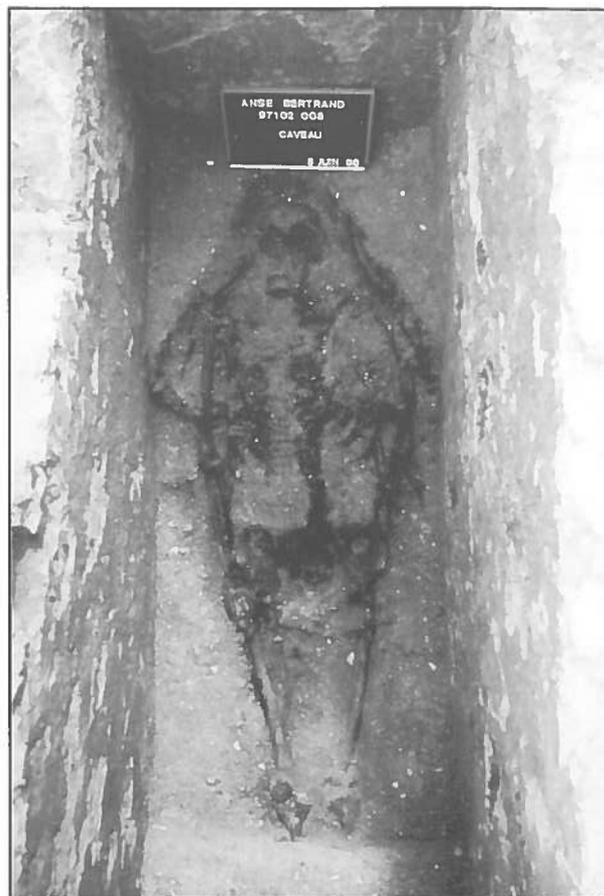
La situation de la sépulture et la richesse du cercueil témoignent de l'importance sociale du défunt. Les observations qui ont été faites sur cette tombe spectaculaire concernent surtout des phénomènes d'ordre taphonomique à propos de la décomposition en espace libre ou colmaté. Cette sépulture présente en effet des aspects intermédiaires particulièrement intéressants.

■ Recherche documentaire

Les archives ont permis d'identifier la chapelle mentionnée sous le vocable de Sainte-Rose. Elle fut utilisée par les habitants du secteur avant la création de la paroisse d'Anse-Bertrand en 1737. Le Nord Grande-Terre étant encore pratiquement inhabité au début du XVIII^e siècle, on peut penser qu'elle a été édifiée aux alentours de 1720. Les familles inhumées dans la chapelle apparaissent déjà sur une liste d'habitants dressée en 1732. Certaines familles continueront à se faire inhumés dans cette chapelle après l'édification de l'église paroissiale, consacrée en décembre 1739.

Les inhumations à l'intérieur de l'édifice se sont poursuivies au moins jusqu'à la Révolution, limite provisoire de nos recherches en archives. La date d'abandon de la chapelle est encore inconnue.

La chronologie du bâtiment est difficile à établir avec précision. Nous ignorons cependant si les vestiges du premier état correspondent à l'édifice originel ou à une phase de construction postérieure. En l'absence de niveaux de sols ou de sépultures associés aux différents états, rien ne permet de les dater.



Anse-Bertrand - Anse de la Petite Chapelle
Sépulture du caveau

Le squelette présent dans le caveau pourrait avoir été inhumé au début du XIX^e siècle mais il s'agit d'une réutilisation, quelques ossements ayant été retrouvés au fond du caveau.

Les deux phases de construction semblent donc appartenir toutes deux au XVIII^e siècle, sans plus de précision pour l'instant.

Le cimetière, selon un informateur local, aurait été utilisé jusqu'à la première guerre mondiale. La chapelle avait disparu des mémoires bien que les vestiges aient été toujours visibles à cette époque. Désigné par les habitants sous le nom de «cimetière noblesse», le cimetière abandonné, entouré d'un mur, a subsisté jusqu'aux années soixante, époque à laquelle le terrain a été nivelé. Situé en bord de mer, sur une petite terrasse exposée à la houle, le cimetière a été peu à peu grignoté. Les ossements dégagés lors du passage du cyclone paraissent être les derniers restes du cimetière.

■ Projet de mise en valeur

La mise au jour des vestiges de la chapelle Sainte-Rose a suscité un vif intérêt de la part de la population d'Anse-Bertrand. Des travaux de protection seront réalisés prochainement afin de préserver le site en attendant sa mise en valeur.

Michel PICHON, Xavier ROUSSEAU,
Yolande VRAGAR

Le passage du cyclone Marilyn au mois de septembre 1995 a occasionné de nombreuses crues sur la plupart des rivières de la Côte-sous-le-Vent. Suite à ces phénomènes, des ossements ainsi que du matériel céramique précolombien ont été découverts sur les berges de l'embouchure de la rivière du Baillif, entre le pont de la RN2 et la mer. Le Service régional de l'Archéologie décidait alors de lancer une opération de sauvetage urgent sur le site, en collaboration avec la Mission archéologie et patrimoine du Conseil régional de la Guadeloupe.

L'intervention archéologique s'est effectuée sur la rive droite de la rivière du Baillif dans la zone d'embouchure, limitée à l'est par le pont de la route nationale 2 et à l'ouest par le littoral. Seuls deux secteurs (1 et 2) présentaient des vestiges archéologiques lors de la découverte ; un troisième a été mis en évidence au cours de la campagne de fouille (secteur 3). Les éléments archéologiques repérés étaient tous situés sur la berge même de la rivière, à environ 1 m en dessous du niveau de la route qui longe le cours d'eau. Leur localisation particulière – engagés pour partie dans la stratigraphie de la berge et menacés par une éventuelle crue de la rivière – a déterminé la décision de lancer un sauvetage urgent sur le site.

■ Occupation précolombienne

Dans le secteur 1, les premiers éléments visibles sur le terrain correspondent à des fragments osseux associés à des tessons de céramique amérindienne. La coupe stratigraphique a permis de mettre en évidence un niveau précolombien constitué d'un sédiment sablo-

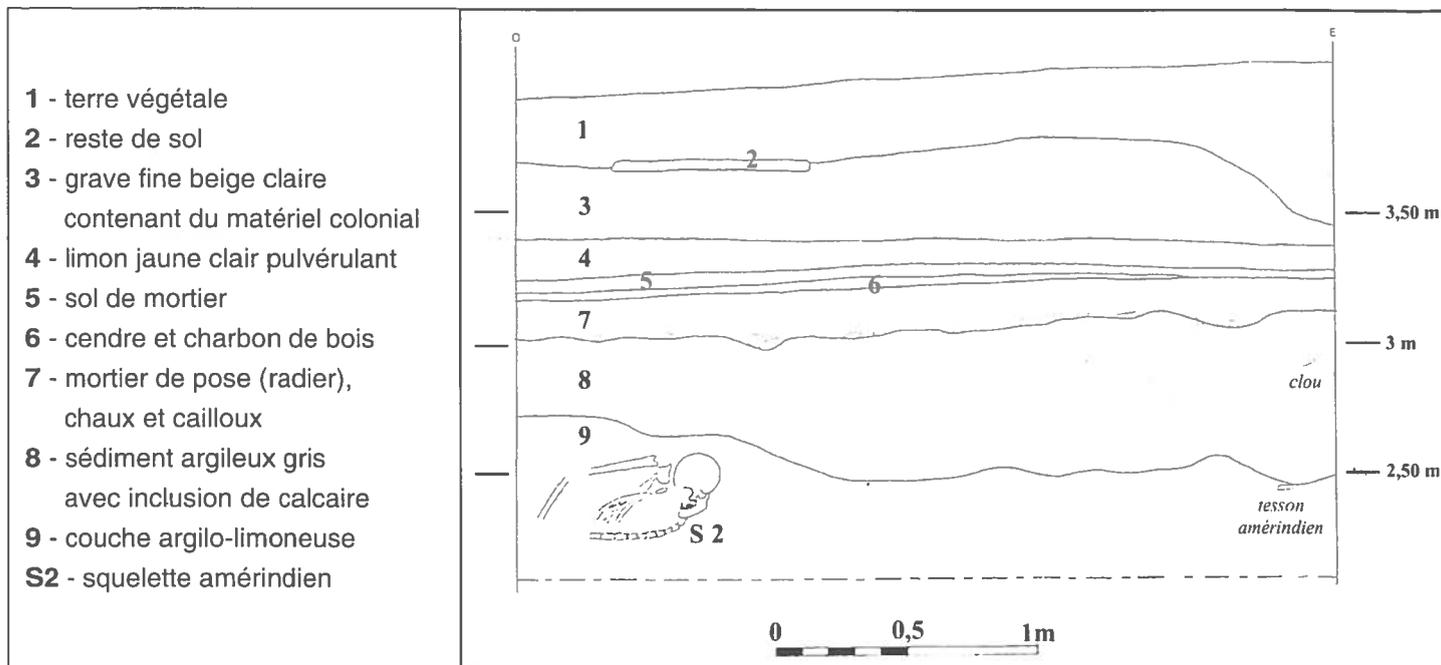
limoneux très fin contenant de nombreux fragments de céramiques, dont certains portaient un décor de blanc sur rouge et noir et blanc sur rouge, des vertèbres et os de poissons, du crabe, ainsi que de rares coquillages. L'ensemble du matériel céramique recueilli était homogène et peut être rapporté à la sous-série Cedrosan-Saladoïde, autour du V^e siècle ap. J.-C. Ce niveau repose sur une épaisse couche argileuse stérile qui correspond à une formation alluviale, alors que le niveau supérieur est formé d'une couche de galets de dimensions variables dans laquelle on retrouve un peu de matériel céramique précolombien. Ce type de niveau, marqué par l'absence de tri granulométrique vertical, est typique des dépôts torrentiels sur crue violente. La partie supérieure de la couche d'occupation amérindienne a probablement été emportée lors d'un phénomène climatique violent tel que le passage d'un cyclone comme Marilyn.

Dans le secteur 2, le cyclone avait partiellement découvert un crâne humain dans la partie basse de la berge. La rectification de la coupe stratigraphique a fait apparaître la présence de niveaux amérindiens et coloniaux bien individualisés.

La couche inférieure du secteur 2 contenant un squelette (partiellement conservé) correspond au niveau d'occupation précolombien du secteur 1. L'étude anthropologique du squelette est venue renforcer l'hypothèse d'une sépulture amérindienne. L'individu se trouvait dans une position assise ou du moins avec le buste relevé pratiquement à la verticale, durant la décomposition. Il semble que celle-ci se soit faite dans



Baillif - Rivière de Baillif - Embouchure - Secteur 1 : Caniveau



Baillif - Rivière de Baillif - Coupe stratigraphique du secteur 2

un espace colmaté. Dans ce secteur, la couche de galets n'apparaît pas car la phase de dépôt de la charge solide en mouvement varie suivant les vitesses d'écoulement au cours de la crue. Les dépôts dans les secteurs concernés seront de nature différente suivant leur position par rapport aux méandres.

L'occupation humaine de la Côte-sous-le-Vent à l'époque précolombienne est encore très mal connue. Jusqu'à une date très récente, aucun site amérindien, à l'exception des roches gravées de la rivière Duplessis, n'était signalé entre Baillif et Deshaies. Une telle situation semblant surtout résulter d'une absence de recherche dans ce secteur, le Service archéologique de la D.R.A.C. avait réalisé en 1995 une première campagne de prospection systématique sur la bande littorale des communes de Baillif et Vieux-Habitants. Une douzaine de sites ou indices de sites amérindiens étaient alors repérés dont six sur le territoire de la commune de Baillif. La plupart d'entre eux semblent avoir été occupés durant la période Saladoïde.

Le site de l'embouchure de la rivière du Baillif est le premier site d'habitat amérindien bien conservé repéré sur la côte. C'est également le seul qui a été réoccupé de manière évidente dans les premiers temps de la colonisation française (deuxième moitié du XVII^e siècle). La découverte d'un squelette précolombien, conservé dans un dépôt alluvial, montre qu'il est nécessaire de pouvoir repérer et si possible cartographier l'ensemble des zones sédimentées, particulièrement lorsque l'on se trouve en milieu volcanique, en général peu favorable à la conservation de ce type de vestige.

■ Occupation coloniale

Des éléments datant de l'époque coloniale ont été retrouvés dans les trois secteurs fouillés.

Dans le **secteur 1**, à l'ouest, ce sont les vestiges d'une canalisation permettant l'écoulement des eaux usées vers la rivière qui ont été mis au jour. Cette canalisation,

constituée de galets de rivière noyés dans un mortier de chaux, était couverte à l'aide de carreaux de céramique comme nous le montrent les traces d'arrachement visibles sur le bord oriental. Son installation a recoupé la couche de sédiment sableux qui scelle le niveau de crue. Un peu de matériel colonial a été retrouvé au sommet de cette couche (pipe en terre, tessons de céramique).

Dans le **secteur 2**, un niveau de sol de maison est scellé par une couche de cendres et charbons de bois. La destruction par le feu de cette structure pourrait bien correspondre à l'un des incendies rapportés par les textes. A l'est et à l'ouest du secteur 2, visibles par endroit dans la coupe de la berge, des murs attestent de la présence de nombreuses autres structures contemporaines. On constate par ailleurs que la rivière est venue recouper ces habitats qui s'étendaient vers le sud. Cela confirme que l'ancien lit passait beaucoup plus au sud, comme cela était indiqué sur les quelques plans anciens dont nous disposons.

Le **secteur 3**, le plus à l'est, correspond quant à lui à une fosse d'époque coloniale contenant une grande quantité de céramique, qui a recoupé dans sa partie inférieure le niveau d'occupation précolombien. Le matériel prélevé dans la fosse est daté des XVIII^e-XIX^e siècles, sans plus de précision.

Les structures mises au jour pourraient correspondre à celles du premier village de Baillif installé sur la rive droite de la rivière entre 1640 et 1703, date de son abandon. Les sources dont nous disposons concernant la période coloniale sont en effet plus étoffées que pour la période amérindienne et permettent de se faire une idée assez précise de l'évolution de l'habitat dans ce secteur. Après l'échec, en 1635, de la première implantation à la Pointe Allègre (actuelle commune de Sainte-Rose), le gouverneur de l'Olive s'installe avec les restes de la colonie au sud de l'île. En 1637, les pères dominicains obtiennent de lui, en concession, les terres situées entre la rivière de la Pointe des Galions (rivière

des Peres) et la Petite Riviere (riviere du Baillif). C'est en ces lieux que sera édifié le couvent des pères dominicains qui donnera son nom à la rivière marquant la limite de leur domaine.

Quelques habitants viendront peu à peu s'installer près du couvent, donnant naissance au bourg de Saint-Louis où se trouve l'église paroissiale, tandis qu'un autre bourg se forme sur la rive droite de la rivière du Baillif, au pied du morne de la Madeleine et à l'ombre du fort édifié par la famille de Boisseret vers 1650. Les responsables administratifs et militaires de l'époque sont unanimes à considérer que les qualités du site de Baillif sont bien supérieures à celles de Basse-Terre, tant du point de vue défensif que commercial. En 1691, le fort de la Madeleine, laissé sans défense, est détruit par les Anglais qui brûlent le bourg de Baillif. Quelques années plus tard, le bourg est emporté par un débordement de la rivière dû au passage d'un ouragan puis il est à nouveau incendié par les Anglais en 1703. Les habitants reviendront s'installer sur la rive gauche de la rivière du

Baillif, au pied du morne occupé par le couvent des Jacobins, à l'emplacement actuel du bourg de Baillif.

Les traces du premier village des colons sur les berges de la rivière du Baillif montrent bien que celle-ci a été détournée de son cours pour venir passer plus au nord, détruisant une grande partie du site. Actuellement il s'étend sur l'ensemble de la petite plaine entre la rivière et les pentes du morne de la Madeleine. L'enquête orale et les vérifications effectuées lors de travaux dans cette zone attestent de la présence de nombreuses structures coloniales ainsi que l'extension du site précolombien sur lequel elles ont été bâties. Ce dernier pourrait bien couvrir une plus vaste zone puisque tout autour du morne de la Madeleine ainsi qu'en amont de la rivière des vestiges saladoïdes mais aussi des polissoirs ont été repérés.

Eric GASSIES, Xavier ROUSSEAU,
Yolande VRAGAR



Baillif - Rivière de Baillif - Détail du plan de Baillif fait par Payen en 1682.

La parcelle concernée par l'intervention archéologique se trouve dans le quartier du Carmel, coeur historique du bourg de Basse-Terre. Bordé par la rue Ignace, ancienne Grande Rue qui reliait la Place d'armes au fort, le terrain est situé à proximité de l'église du Mont Carmel, édiflée par les Jésuites vers 1650. Un plan de Basse-Terre, levé par l'ingénieur Houël en 1730, mentionne à cet endroit la maison où logeait alors le Gouverneur. Composé de différents corps de bâtiment, l'édifice semble s'étagé sur plusieurs niveaux, comprenant peut-être des jardins.

Le bourg de Basse-Terre, fondé par le Gouverneur Charles Houël aux alentours de 1650, a été détruit à plusieurs reprises au cours de son histoire et les témoins visibles de son passé sont rares. Faute d'observations au cours de travaux de réaménagement et en l'absence d'opération archéologique, nous n'avons, à l'heure actuelle aucune indication sur l'existence dans son sous-sol de vestiges du bourg ancien.

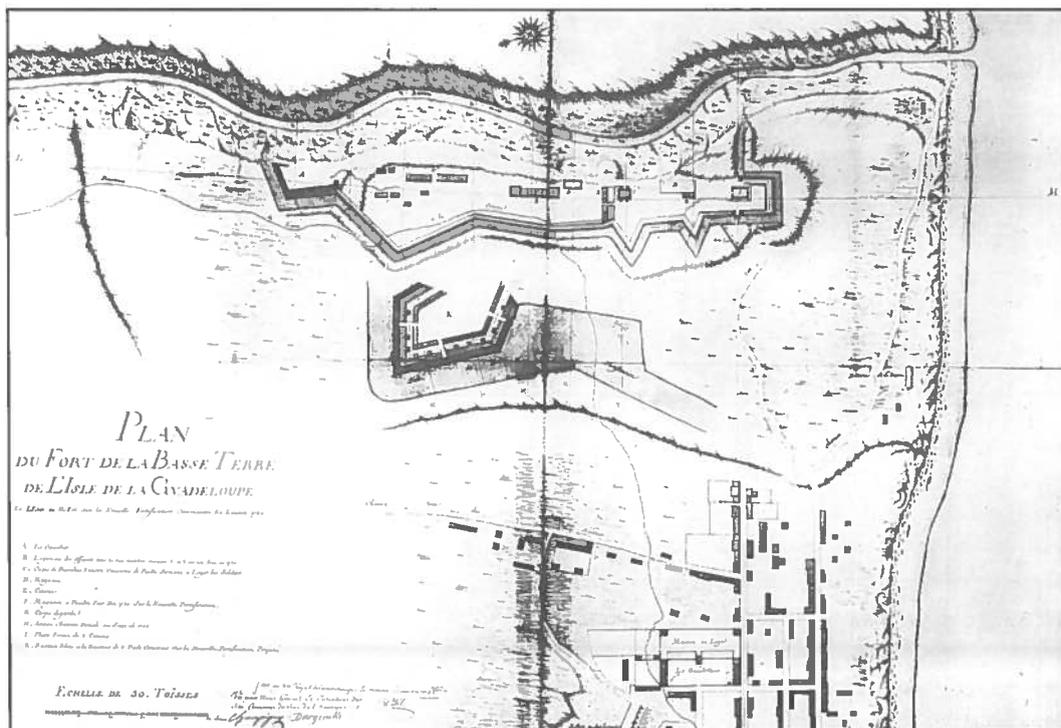
L'opportunité nous ayant été offerte d'intervenir dans le quartier historique de Basse-Terre, nous avons réalisé, en novembre, plusieurs sondages afin de vérifier la présence de niveaux d'occupation des XVII^e et XVIII^e siècles et leur état de conservation.

Deux tranchées et un sondage ont été réalisés à l'aide d'une pelle mécanique dans les espaces libres entre les bâtiments existants. Aucun niveau archéologique n'a été retrouvé. Dans les tranchées 1 et 2, le sol naturel apparaissait immédiatement sous une mince couche de remblais récent. Deux fosses, creusées dans le terrain naturel, ont été mises au jour. La première, d'une largeur de trois mètres, se trouvait en bordure de la tranchée 1.

Elle contenait du matériel, céramique et métal, du XIX^e siècle. La seconde, large d'un mètre, a été trouvée dans la tranchée 2. Cette petite poche contenait quelques tessons de céramique du XVII^e ou XVIII^e siècle. La tranchée 3 présentait une stratigraphie différente. Le terrain naturel rencontré à une profondeur d'un mètre était recouvert de deux couches de remblais récents.

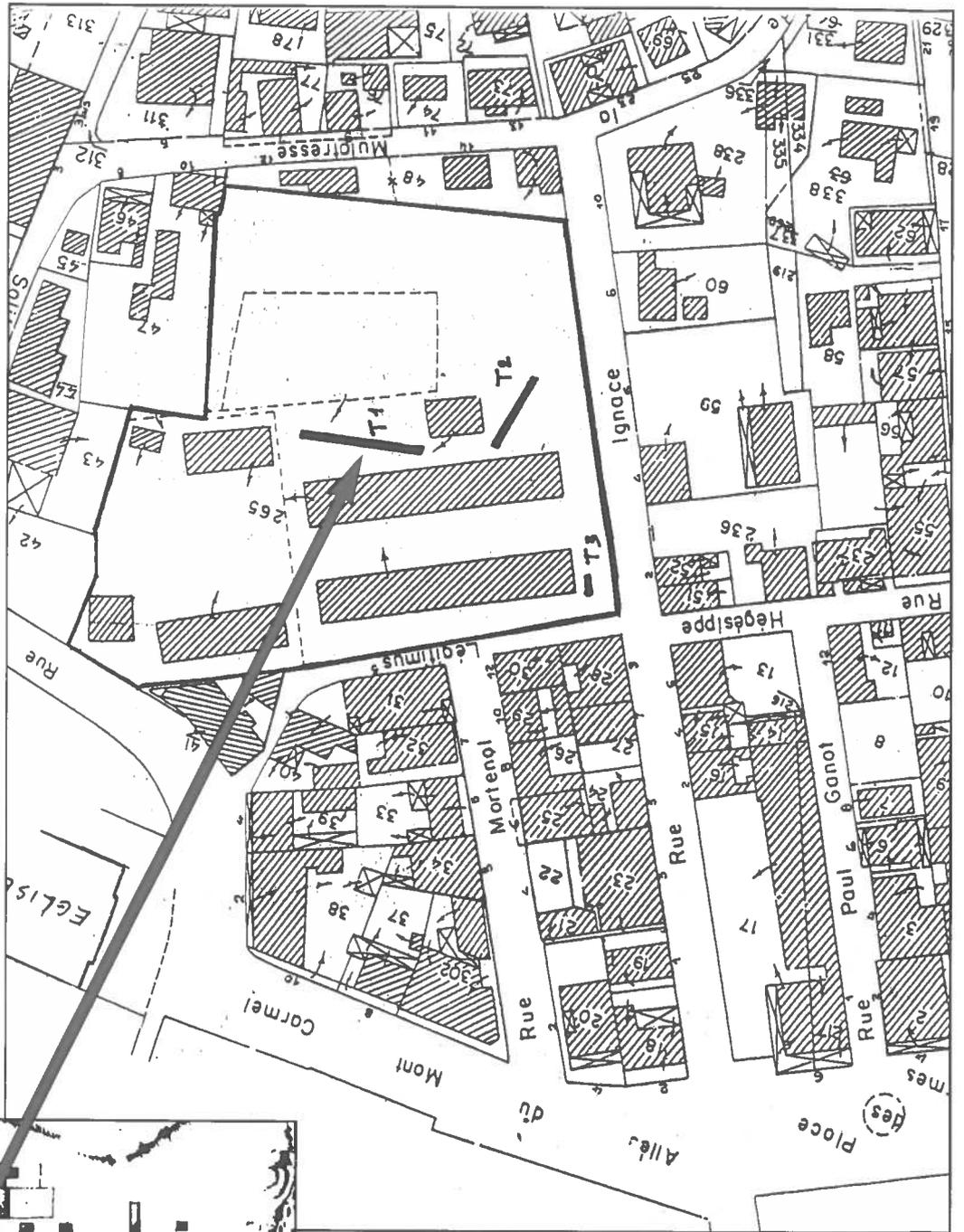
La présence du terrain naturel, immédiatement sous-jacent au niveau de sol actuel, est inattendue dans ce secteur qui, d'après les plans anciens, paraît avoir été bâti aux XVII^e et XVIII^e siècles, au moins en bordure de rue. L'explication pourrait résider dans la topographie naturelle du terrain. Le quartier du Carmel s'est développé sur les premières pentes du massif de la Soufrière qui présentent une déclivité assez forte jusqu'à la mer (direction est-ouest). Par ailleurs, Basse-Terre est entaillée du nord au sud par des ravines plus ou moins profondes qui découpent la ville en une succession de mornes. Le terrain présente ainsi une double pente vers l'ouest et vers le nord. L'absence de niveaux archéologiques pourrait être due aux réaménagements du terrain en terrasses. Des informations recueillies auprès d'habitants du quartier font état de travaux réalisés, il y a une trentaine d'années, pour installer les bâtiments préfabriqués que l'on voit aujourd'hui. Cependant le plan de 1730 sur lequel est figurée la maison du Gouverneur suggère l'existence à cette époque d'un aménagement en terrasses.

Xavier ROUSSEAU



Basse-Terre - Etoile des Carmes

Plan du fort de la Basse-Terre de l'Isle de la Guadeloupe fait par Houël - 1730.



Basse-Terre - Etoile des Carmes
 Implantation des sondages sur le cadastre et comparaison avec la localisation sur un détail agrandi du plan du fort de la Basse-Terre de l'Isle de la Guadeloupe fait par Houël - 1730.

Au mois de juin 1996, une prospection au sol a été réalisée sur une partie de la commune de Deshaies, parallèlement aux fouilles qui se sont déroulées sur le site de Clugny (commune de Sainte-Rose). L'objectif était d'effectuer une première reconnaissance de la zone afin de vérifier la présence ou non de vestiges précolombiens et de poursuivre ainsi le programme de prospection systématique de la Côte-sous-le-Vent, initié en 1995.

Au début de la colonisation, la paroisse de Deshaies, dite du Grand-Cul-de-Sac, formait un vaste territoire limité au sud par la rivière Colas et au nord par la rivière du Coing. Elle englobait à cette époque les communes actuelles de Pointe-Noire, Deshaies, Sainte-Rose, Lamentin et Baie-Mahault. Eloignée des centres commerciaux de Basse-Terre et de Pointe à Pitre, cette partie de la Côte-sous-le-Vent ne devait jamais connaître un grand essor. A titre d'exemple, le terrier de 1671 ne mentionne que 24 habitations et l'activité commerciale et religieuse est alors essentiellement concentrée sur le secteur de Grande-Anse. La création officielle du bourg à son emplacement actuel ne devait intervenir qu'en 1730.

Les contraintes de temps ont limité la prospection à la bande située entre la RN2 et le rivage, c'est à dire entre Petite-Anse et Gros Cap qui marquent les limites sud et nord de la commune. Actuellement, la route nationale passe à une cinquantaine de mètres du rivage, à l'exception des secteurs des mornes Duranton, Gros Morne et Petit-Bas-Vent, qu'elle contourne. La prospection de cette zone limitée s'est révélée négative, aucun site précolombien n'ayant pu être repéré.

Ce constat appelle néanmoins quelques remarques. Il faut souligner en premier lieu que cette campagne de prospection sur la commune de Deshaies est restée limitée à la fois dans le temps et dans les moyens

déployés. D'autre part, sur un espace relativement restreint, plusieurs configurations attractives et potentiellement favorables à l'installation d'habitats ou autres types de sites ont été dénombrées. Mais elles correspondent de manière systématique aux secteurs occupés aujourd'hui par les constructions des petits villages côtiers (Ferry, Deshaies, Rifflet...). Enfin, il faut prendre en compte les phénomènes d'érosion subis par la côte qui ont pu faire disparaître bon nombre de sites littoraux, comme cela a été mis en évidence sur la commune voisine de Sainte-Rose.

Un exemple illustre assez bien ces problèmes d'érosion littorale. La carte de Bellin, dressée en 1759, montre le tracé de l'ancienne route coloniale qui suit de très près le contour du rivage. Les vestiges de cette route, dans un état postérieur à la date de la carte (fin XVIII^e ou début XIX^e siècle), ne sont plus visibles aujourd'hui que dans les coupes de front de mer, sur de rares portions du littoral (nord-est de Grande-Anse, pointe Le breton, pointe Rifflet...). On peut ainsi estimer jusqu'à une vingtaine de mètres le recul du trait de côte par endroit.

Les coordonnées et l'état de conservation de deux sites d'époque coloniale ont été vérifiés sur place. Il s'agit des batteries de la pointe de Ferry et de la pointe Deshayes ou pointe Batterie, toutes deux édifiées en demi-lune et possédant encore quelques canons.

A l'exception de la poudrière de la Pointe Deshayes qui fait l'objet d'une restauration, les structures défensives sont à ce jour en très mauvais état.

Eric GASSIES



Deshaies - Littoral

Canons en demi-lune de la pointe Batterie

LE MOULE

Couronne Conchou

Sur la côte Atlantique de la Grande-Terre, à 3 kilomètres à l'est de la ville du Moule, le site précolombien de la Couronne Conchou est connu depuis de nombreuses années. Il est implanté sur une basse plate-forme vers 3 mètres d'altitude, large de plus de 150 mètres, et dominée au sud d'une trentaine de mètres par le plateau des Portlands.

Sur la frange côtière, la plage actuelle est formée de sables coralliens blancs. Cette dune, de 2 à 3 mètres d'épaisseur maximale, a été largement détruite par des pillages de sable qui ont gravement endommagé une importante zone de rejets liée à un habitat amérindien. Les ramassages de surface consécutifs à ces destructions ont permis de récolter divers vestiges dont un mobilier céramique rapporté par Henri Petitjean-Roget (1981) à «l'Horizon IV Caliviny» daté entre 600 et 800 après J.-C. En 1971, une date radiocarbone a été réalisée par Ripley P. Bullen sur un échantillon de *Strombus gigas* qui a donné 780 +/-100 BP (RL-155).

Face à un projet immobilier (hôtel et lotissement) affectant l'ensemble de la zone sur une surface totale de près de 4 hectares, le Service régional de l'Archéologie, en collaboration avec une équipe de l'Université de Leiden, et après accord avec le promoteur, a réalisé en juillet 1996 une campagne de sondages afin d'évaluer l'étendue et l'importance du site archéologique précolombien repéré en surface.

Le secteur sud, sur les pentes du plateau des Portlands, n'a livré aucun vestige en surface et les observations de terrain montrent un large affleurement du socle calcaire. En contre-bas, sur la plate-forme littorale à l'arrière de la plage, une série d'une quinzaine de sondages a été pratiquée à la pelle mécanique d'une moyenne de 10 mètres de longueur sur 2 mètres de large. Sur la dune côtière, incluse dans la bande des 50 pas géométriques non concernée par le projet immobilier, seuls trois sondages ont pu être réalisés côté mer en raison d'un boisement très dense et actuellement impénétrable de la zone.

Les conclusions de cette évaluation montrent que, dans la zone menacée par le projet immobilier, seule une bande de près de 10 m de large sur 130 m de long, au nord du terrain, côté mer, comporte des restes archéologiques précolombiens. Nous avons là la limite sud du site archéologique. Les décapages ont révélé une conservation limitée du site avec une faible puissance stratigraphique (de 15 à 30 cm) à l'arrière de la dune.

Quelques structures en creux, dont des trous de poteaux, apparaissent. Cette occupation s'étend vers le nord sur la zone des 50 pas géométriques qui n'a pu être sondée que partiellement en raison d'une végétation qu'il n'était pas souhaitable, en l'état du projet, de défricher vu son rôle protecteur pour fixer la dune côtière.



Le Moule - Couronne Conchou
Sondages effectués à la pelle-mécanique

Les sondages à l'avant de la plage, près de la mer ont montré une très faible conservation du site qui a dû être gravement détérioré par les pillages de sable. Seule une faible couche peu dense reste par place conservée, flottant dans la partie supérieure de la dune de sable coquiller. Les observations anciennes semblent témoigner d'une plus grande densité dans une bande plus en avant vers la mer et aujourd'hui détruite.

Le mobilier archéologique recueilli comporte des restes alimentaires de crabes, de poissons et de coquillages. Des outils en coquillage (haches en lambi notamment) et en pierre accompagnent un mobilier céramique que l'on peut rapporter à une occupation Troumassoïde, entre 800 et 1200 après J.-C.

Ces vestiges ne sont pas de nature à entraîner un gel des terrains dans la zone touchée par le projet immobilier. Cependant, une fouille archéologique préventive sera conduite préalablement aux travaux d'aménagement de l'hôtel, sur une bande de près de 1300 mètres carrés.

André DELPUECH, Corinne HOFMAN,
Menno HOOGLAND

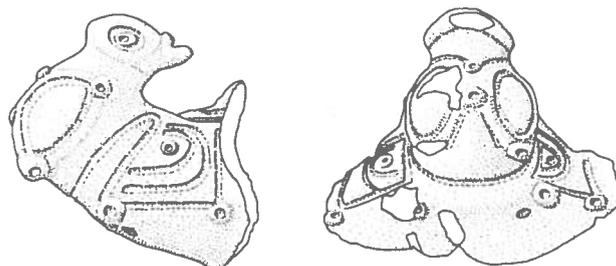
LE MOULE

Morel

Sur le littoral atlantique de la Grande-Terre, le site précolombien de Morel a fait l'objet de fouilles anciennes par Edgar Clerc dans les années 1960. Depuis, de nombreuses découvertes fortuites ont accompagné la destruction quasi-totale du site par les pillages de sable et l'érosion marine. En 1993 et 1995, le Service régional de l'Archéologie et l'Université de Leiden ont mené deux importantes campagnes de sauvetage sur une surface totale de 600 mètres carrés portant essentiellement sur le niveau archéologique inférieur (l'ancien Morel I d'Edgar Clerc) daté entre environ 300 avant et 300 après notre ère avec du mobilier céramique des sous-séries Huecan et Cedrosan-Saladoïde. Plusieurs sépultures humaines et d'animaux (chiens, agouti) ont été alors mises au jour.

Ces derniers travaux ont malheureusement confirmé la destruction quasi-totale du site, la plage ayant reculé d'une vingtaine de mètres sur une épaisseur de plus de 2 mètres en un demi-siècle.

Un nouveau sauvetage urgent limité a été mené en 1996 suite à la découverte d'une sépulture précolombienne dégagée par l'érosion marine et signalée par Olivier Toesca. Au niveau même de la mer, pris dans le *beach rock* démantelé par l'action de la mer, cette sépulture est dans un état de conservation médiocre. Manquent le crâne ainsi que la quasi-totalité du côté droit de l'individu. Celui-ci est en décubitus dorsal, les jambes contractées et fléchies sur le côté gauche du cadavre. Aucune compression ni effet de paroi n'est observé. La position des bras et celle du crâne ne peuvent être précisées vu le mauvais état de conservation.

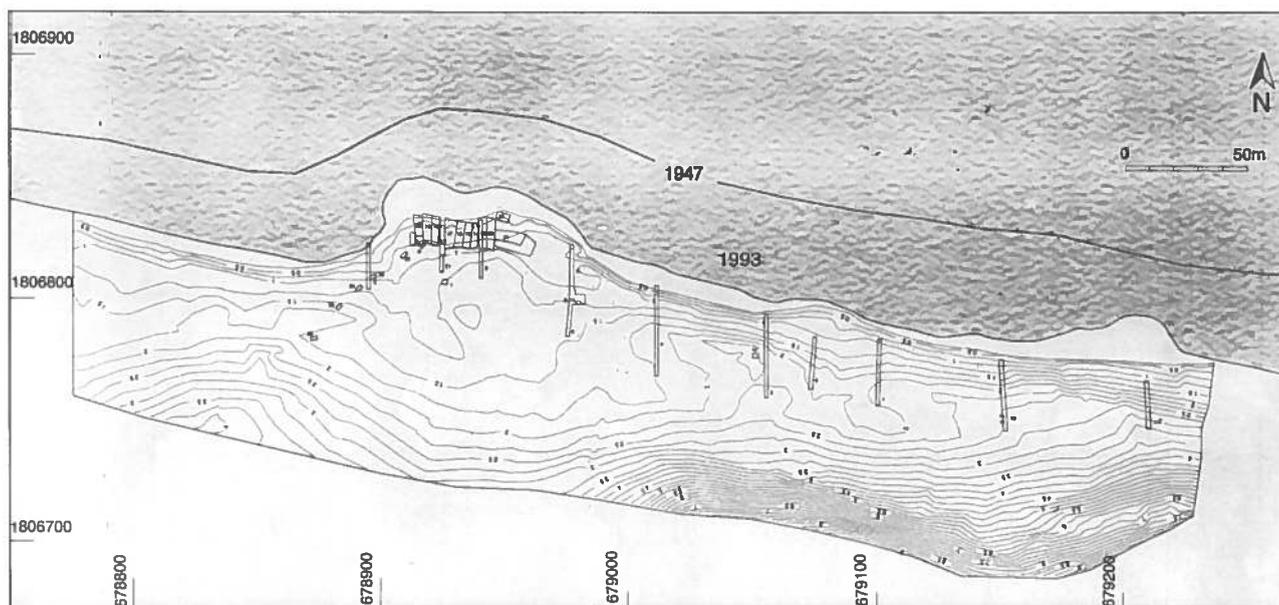


Le Moule - Morel

Adorno Huecan-Saladoïde. -300 - 0 av. J.-C.

Cette sépulture est la dernière d'une longue série de squelettes mis au jour à Morel lors de fouilles anciennes, de découvertes fortuites ou après nos campagnes de 1993 et 1995. Sur la base de ces données, et au vu de sa position stratigraphique, la sépulture de 1996 se rattache indiscutablement au niveau de base du gisement, anciennement dénommé Morel I. Nos récentes recherches établissent que ce niveau correspond vraisemblablement à plusieurs phases d'occupation dans les siècles autour du début de notre ère et rattachées aux sous-séries Huecan et Cedrosan-Saladoïde. Rappelons que plusieurs de ces sépultures présentaient des offrandes funéraires spectaculaires avec des amulettes en pierre verte, des perles de quartz et d'améthyste.

André DELPUECH, Thomas ROMON



Le Moule - Morel

Implantation des fouilles 1993 et 95 et recul du rivage entre 1947 et 1993.

La découverte d'ossements mis au jour par un glissement de terrain dû aux précipitations abondantes qui accompagnèrent le passage du cyclone Marylin en septembre 1995 nous a amené à mettre en place une opération d'évaluation archéologique et anthropologique de ce site. Cette campagne de sondages, d'une durée de deux semaines, avait pour but d'évaluer l'extension du cimetière, la densité des sépultures et de déterminer les mesures à prendre pour le sauvetage ou la conservation du site. Une étude d'archives, menée conjointement, s'efforçait d'identifier le type de cimetière et d'en préciser la période d'utilisation.

Un ramassage systématique des os déplacés a été opéré afin d'évaluer le nombre des sépultures détruites par le glissement. Les os qui ne semblaient pas bougés, même dans le cas d'une pièce isolée, ont été laissés en place car ils permettaient la localisation d'une sépulture. L'identification des pièces osseuses récoltées, ajoutées à celles présentes dans les sépultures, a permis de dénombrer seize individus. Neuf sépultures ont pu être localisées précisément, parmi lesquelles sept ont permis des observations (les sépultures N°6 et 3 étant uniquement attestées et localisées).

■ Etude anthropologique

Etat de conservation des sépultures :

Toutes les sépultures fouillées ont, au moins partiellement, été détruites par le glissement de terrain. Sur les parties non bougées de ces sépultures, l'état de conservation des os est médiocre mais permet toutefois une lecture de leur position et un relevé précis. Les pièces osseuses sont le plus souvent difficilement prélevables et la plus grande partie des observations doit se faire au moment de la fouille.

Détermination sexuelle :

Compte tenu de l'aspect souvent bouleversé et lacunaire des sépultures et de la médiocre conservation des pièces osseuses qui permettent le diagnostic, la détermination formelle n'est acquise que pour trois individus. Celui de la sépulture N°2 est de sexe féminin (grande échancrure sciatique); les sujets des sépultures N°4 et N°7 sont masculins (état satisfaisant de la zone sous-auriculaire des os coxaux au moment de la fouille).

Age au décès :

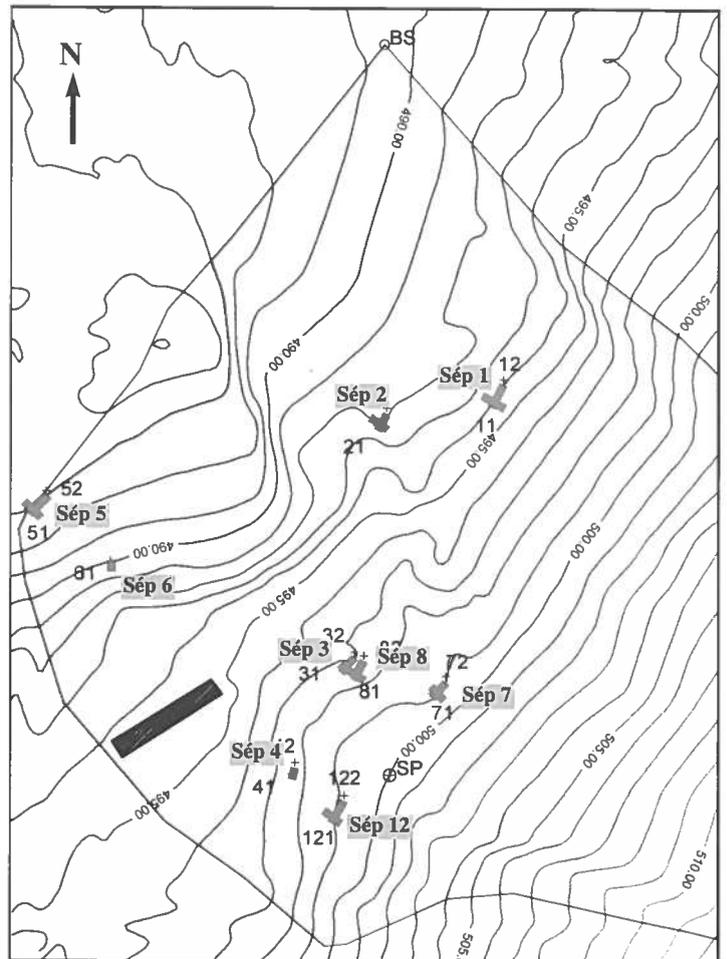
Sur les seize individus recensés, quatorze sont des adultes indubitables. Le sujet de la sépulture N°8 est sans doute un jeune adulte. Enfin, dans le sondage réalisé au sud et en bas de pente, un calvarium appartenant à un jeune enfant a pu être identifié.

Pathologie, variations :

Le sujet de la sépulture N°1 présente une pathologie spectaculaire des surfaces des diaphyses des os longs. Une affection similaire ou apparentée, quoique moins développée, est sans doute présente dans la sépulture N°5. La patella gauche du sujet de S4 est pathologique.

Orientation, positions, rites funéraires :

La totalité des sépultures localisées est orientée perpendiculairement à la pente du site soit, approximativement, nord-sud, têtes au sud. S'il est clair que l'orientation des sépultures perpendiculairement à la pente découle d'une contrainte technique, il n'en va pas de même pour le fait de mettre toujours la tête du même côté. Cette intention, qui apparaît comme délibérée, puisqu'elle ne souffre aucune exception sur les sépultures que nous avons fouillées, est à mettre au rang des rituels funéraires propres à ce cimetière.



Saint-Claude - Morne Dauphine

Localisation des sépultures sur le site.

Réalisé par Michiel Kappers - Université de Leiden (Pays-Bas)

Tous les sujets qui ont permis des observations reposit

en décubitus dorsal. Lorsqu'il a été possible de le noter, la position des mains et des avant-bras est variable d'un individu à l'autre. Tous ont été inhumés en cercueil, comme en témoignent les nombreux clous qui accompagnent les sépultures. Un fait vaut d'être souligné : chaque fois que la zone du crâne a été conservée, on note, au dessus de la tête, la présence de nombreux clous. Il semble possible d'interpréter ce fait comme révélateur de cercueils plus complexes que de simples caisses rectangulaires. Il s'agirait probablement de cercueils à rétrécissement céphalique.

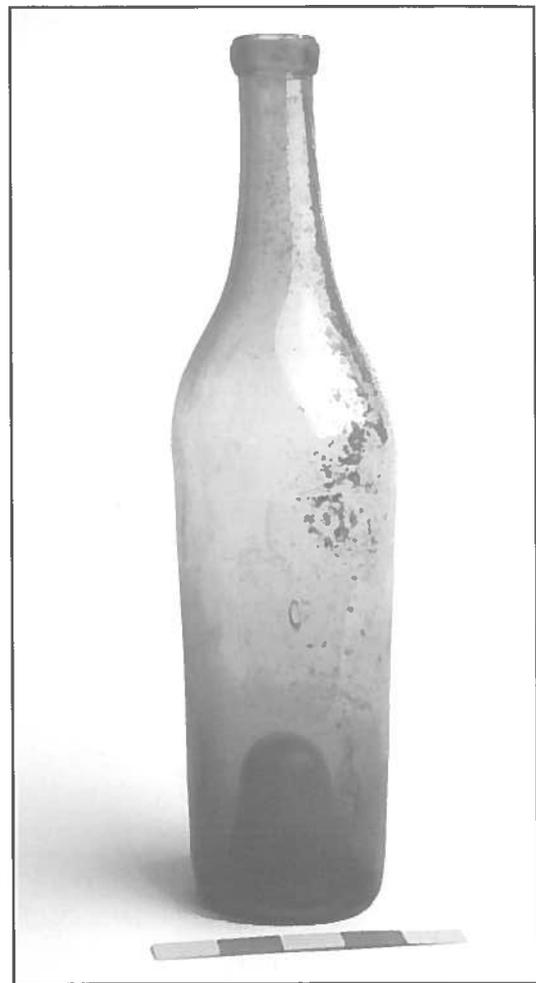
■ Mobilier

Le sujet de la sépulture N°7 a livré trois boutons en os dans la région sacro-lombaire, ce qui atteste la présence d'un vêtement. Nous savons que d'autres boutons en os ont été ramassés par le propriétaire du terrain lors de la découverte du cimetière. La présence de vêtement dans une sépulture n'est donc pas un fait isolé. La sépulture N°8 a livré une bouteille en verre soufflé, déposée à l'extérieur du cercueil, au niveau de la tête du défunt. Une autre bouteille intacte a, semble-t-il, été trouvée par un promeneur après le glissement de terrain et nous avons nous même ramassé quelques tessons de verre dans la pente, sous les sépultures. Il s'agit donc, là encore, d'un fait répété qui peut être mis au rang des rites funéraires.

■ Etude d'archives

Les premières recherches que nous avons effectuées pour identifier le cimetière du Morne Dauphine nous ont conduit à envisager deux hypothèses. La première était celle d'un cimetière militaire lié à la présence de batteries construites dans le secteur (batteries Royale et Dauphine) à la fin du XVIII^e siècle. Bien que la prospection au sol n'ait révélé aucune trace, deux canons, dont un se trouve maintenant dans la propriété Grand Val, ont été récupérés sur le haut du Morne Dauphine.

Dans l'hypothèse d'un cimetière d'esclaves appartenant à une habitation et en l'absence de datation précise, il nous fallait reconstituer l'évolution des propriétés situées dans ce quartier. Ces terres appartenant depuis 1719 aux Guischard furent peu à peu divisées en plusieurs habitations en raison d'alliances matrimoniales et de ventes successives. Notre cimetière se trouve sur l'Habitation Grand Val, bornée au nord par la ravine Cacador, au sud par l'habitation sucrerie de Guichard, à l'est par l'habitation Surville. Un inventaire établi lors d'une vente recense une main d'oeuvre servile importante sans préciser le lieu d'inhumation.



Saint-Claude - Morne Dauphine

Bouteille en verre soufflé, déposée à l'extérieur du cercueil de la sépulture 8, au niveau de la tête du défunt

■ Conclusion

Ce cimetière semble présenter des aspects originaux (orientation des sépultures, type de cercueil, dépôts de bouteilles) qui plaident autant pour sa particularité que pour son homogénéité. La diversité du recrutement (homme, femme, enfant) conduit à privilégier l'hypothèse d'un cimetière d'habitation plutôt que celle d'un cimetière militaire lié à l'existence des batteries. La fouille exhaustive de cette nécropole (et surtout de sépultures intactes) a, à notre sens, de bonnes chances de permettre une étude de population, représentative d'un groupe humain qui reste à caractériser. La comparaison de cet ensemble, qui présente des spécificités rituelles bien marquées, avec d'autres cimetières d'époque coloniale, permettrait sans doute de mettre en lumière des particularismes locaux, voire liés à chaque habitation.

Michel PICHON, Xavier ROUSSEAU,
Yolande VRAGAR



Saint-François - Anse à la Gourde

Vue générale de l'Anse et de la Pointe des Châteaux

L'Anse à la Gourde se trouve sur la commune de Saint-François, à l'extrémité est de l'île de Grande-Terre. Le site de la Gourde est une grande anse d'un kilomètre de long, protégée de l'océan par une barrière de corail. Le site précolombien de l'Anse à la Gourde a fait l'objet de quelques travaux de terrain dans les années 1960-70. Malheureusement nous ne disposons d'aucun rapport de fouilles détaillé ni d'aucune publication. Nous possédons quelques résultats de sondages effectués vers 1984-1985. Depuis 1995, une importante fouille programmée est conduite à l'Anse à la Gourde par une équipe associant le Service régional de l'Archéologie de la D.R.A.C. de Guadeloupe et la Faculté d'archéologie de l'Université de Leiden.

En 1995, ont été essentiellement pratiqués des sondages de reconnaissance afin d'évaluer l'étendue, la stratigraphie et la répartition spatiale du site de l'Anse à la Gourde qui s'étend, au minimum, sur 300 m le long de la côte et sur 150 m vers l'intérieur, soit sur près de 4,5 hectares.

A la suite, il a été programmé une deuxième campagne de fouille qui s'est déroulée du 6 mai au 10 juin 1996 avec une équipe de 20 à 30 personnes. A côté de quelques sondages complétant ceux de 1995 et visant à cerner l'étendue et la stratigraphie du site, la campagne 1996 a essentiellement consisté en la fouille d'un décapage de 6 x 7 m (unité 27) et d'un second 10 x 20 m (unité 25), soient au total près de 250 mètres carrés.

Les résultats des sondages de 1995 et 1996 donnent une première idée de la distribution spatiale des artefacts

et de l'épaisseur des couches culturelles dans les différentes parties du site. La stratigraphie s'avère complexe avec d'importantes variations latérales et la succession de nombreuses implantations amérindiennes pendant plus d'un millénaire. Globalement, la partie située vers la dune côtière semble, au moins pour les niveaux supérieurs, être une zone de rejets de déchets alors que vers l'intérieur, on observe une zone d'habitat avec trous de poteaux et sépultures. Dans la dune, les niveaux d'occupation se développent sur plus de 2 m de puissance stratigraphique tandis que vers l'intérieur ces niveaux ne sont souvent pas plus épais que 0,2 à 0,30 m, avec des faits (sépultures, trous de poteaux, fosses) conservés dans les dépressions naturelles du substrat.

Les premières études stratigraphiques couplées à une analyse préliminaire de la céramique ont permis de distinguer au moins quatre phases culturelles d'occupation successives sur le site de l'Anse à la Gourde couvrant la période entre environ 400 et 1400 après J.-C. L'occupation la plus ancienne appartient à une phase récente de la série Saladoïde, entre 400 et 600 après J.-C. environ. Les occupations postérieures se rattachent à différentes phases de la série Troumassoïde, de 800 à 1400 de notre ère.

Au total 439 faits ont été identifiés qui consistent en des trous de poteaux (61%), des fosses (13%), des foyers (2%), des sépultures (14%) et des perturbations naturelles (10%).

Différents types de trous de poteaux ont été observés. La



Saint-François - Anse à la Gourde

Trous de poteau (F334, F336, F337) creusés dans le rocher

majorité était placé verticalement mais quelques-uns d'entre eux sont obliques. Certains poteaux présentaient des calages de pierres. Plusieurs trous de poteaux ont été creusés dans la roche ce qui constitue un fait jusqu'ici unique dans les Petites Antilles. A partir d'une analyse détaillée tenant compte de la forme des trous de poteaux, de leur diamètre, profondeur, texture, couleur, remplissage, etc., de possibles structures d'habitations sont étudiées. Une extension des fouilles est cependant nécessaire pour appréhender et reconstituer le plan et la forme des maisons.

Au total, 35 sépultures ont été dégagées sur une surface de moins de 250 m², dans des fosses au milieu des habitations. Les premiers résultats de l'analyse anthropologique sur 29 squelettes montrent une population composée en grande partie d'individus adultes, entre 17 et 40 ans. Un seul enfant, d'environ 5 ans, a été identifié. La détermination du sexe à partir des caractéristiques morphologiques a permis d'identifier 8 femmes et 11 hommes. Dans 10 cas, le sexe n'a pas pu être déterminé en raison d'un état de conservation médiocre ou de l'absence de parties diagnostiques. L'étude taphonomique suggère un traitement des morts et des rites funéraires particulièrement complexes avant enfouissement définitif. On observe des sépultures simples en position fléchie, des squelettes complets ou incomplets, en connexion anatomique ou non, ou encore des crânes isolés. Une sépulture secondaire présente seules les parties inférieures du corps. Une fosse renferme plusieurs individus.

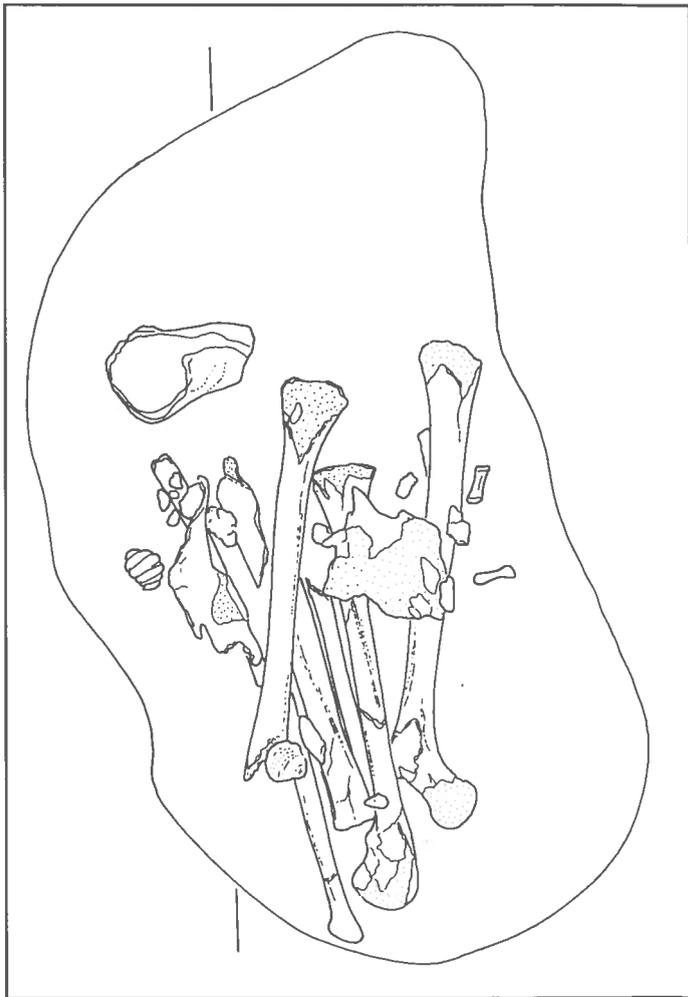


Saint-François - Anse à la Gourde

Sépulture F342. Cranium avec déformations volontaires, isolé dans un trou de poteau

Des offrandes sont associées à quelques sépultures. Ainsi, quatre inhumations primaires présentent une poterie recouvrant la tête ou une partie du corps. Une autre, une femme, avait au niveau du pelvis plus de mille petites perles en coquillage. Notons également que plusieurs individus offrent des déformations artificielles du crâne.

Les structures d'habitats et les sépultures fouillées jusqu'ici se rapportent essentiellement aux phases Troumassoïdes. Six datations au radiocarbone sur des sépultures et des charbons prélevés dans des trous de poteaux se situent toutes entre 1000 et 1200 après J.-C. En l'état, il semble que, dans la zone fouillée, la principale occupation date de cette période autour de l'an Mil.



Saint-François - Anse à la Gourde

F199, sépulture secondaire au dessus d'un trou de poteau. Seules les parties inférieures du corps sont présentes.

Le matériel recueilli se compose de restes alimentaires, de coquillages travaillés, d'industrie lithique et de céramique. Les restes alimentaires indiquent clairement une économie tournée vers le milieu marin. Diverses espèces de coquillages disponibles dans l'environnement immédiat du site, sur les fonds rocheux ou sableux ou dans les prairies marines, sont présents en grande abondance dans les zones de rejets dont *Cittarium pica*, *Acanthopleura granulata* et *Strombus gigas*. Des madrépores ont été également retrouvées en quantité. Les analyses préliminaires de restes de faune montrent

une nette dominante des poissons. Des restes de crabes de terre, d'oiseaux de mer, de petits reptiles, d'amphibiens, ainsi que de petits mammifères (rongeurs) et de tortues de mer sont présents en moindre quantité. Les fragments de platines à manioc soulignent que ce régime basé sur des ressources marines était complété par les produits d'une horticulture de racines.

Le mobilier travaillé en coquillage est particulièrement important et bien conservé. La grande majorité des objets sont en *Strombus gigas*, notamment les outils de grandes dimensions comme des haches, mais aussi bon nombre de petits objets, pendentifs, perles, etc. Les parures et pièces décorées sont d'une grande qualité et variété avec notamment quelques sculptures anthropomorphes ou zoomorphes (requin, tortue, singe).

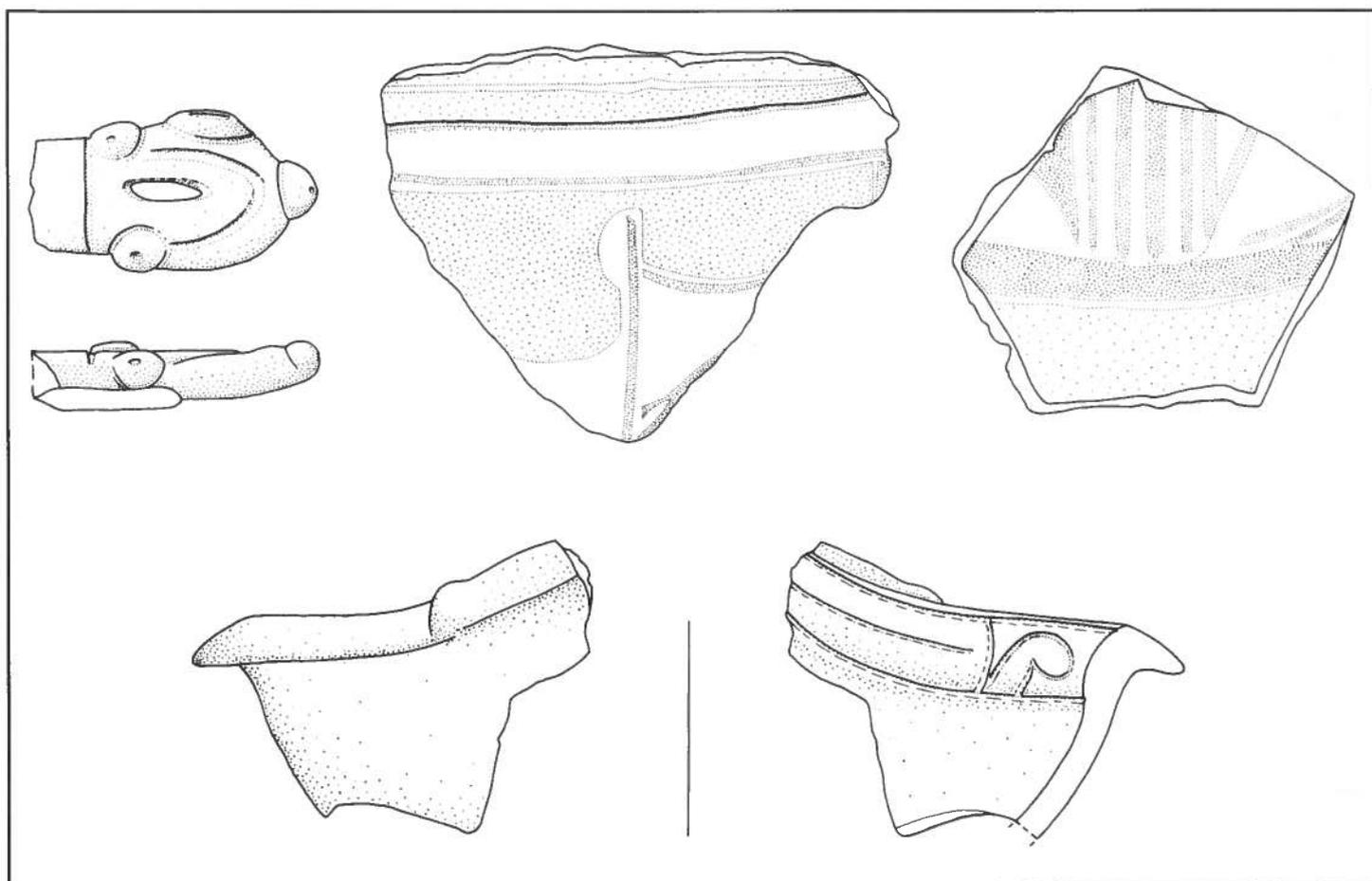
Le matériel lithique se compose d'une industrie taillée peu élaborée de silex provenant essentiellement de l'île voisine d'Antigua. Des outils polis (haches, polissoirs), des percuteurs, des broyeurs complètent la panoplie lithique. Des parures (perles) et des «pierres à trois pointes» ou zémis ont également été fabriqués à partir de diverses roches locales et exogènes.

Le mobilier céramique de l'occupation la plus ancienne appartient à une phase récente de la série Saladoïde et se distingue par la diversité des formes des récipients et des bords avec des décors peints blanc sur rouge, polychromes (blanc, rouge et noir) et incisés.



Saint-François - Anse à la Gourde
Céramique troumassoïde

Une deuxième phase se rattache à une phase terminale de la sous-série Cedrosan-Saladoïde ou à une phase récente de la sous-série Mamoran-Troumassoïde (style Mill Reef). Les formes céramiques sont plus simples et moins diversifiées. Les décors consistent en des peintures polychromes blanc, rouge et orange appliquées en zones horizontales avec de fines incisions. La troisième phase est caractérisée par un mobilier céramique de la sous-série Mamoran-Troumassoïde (style Mamora Bay) avec une simplicité des formes et des bords, une faible diversité des décors de lignes incisées larges et peu profondes sur engobe rouge, et par la présence de platines à pieds.



Saint-François - Anse à la Gourde
Céramique décorée cedrosan-saladoïde



Saint-François - Anse à la Gourde
Céramique suazan-troumassoïde

Une quatrième phase appartient à la sous-série Suazan-Troumassoïde. La céramique offre des formes simples et peu variées, de bords arrondis ou plats avec, dans plusieurs cas, des ponctuations. Les décors peints sont absents. On observe des adorns anthropomorphes, des décors modelés et pointillés et également des platines à pieds. Ce mobilier présente des ressemblances avec celui du Morne Cybèle, site de l'île voisine de la Désirade daté du milieu du XV^e siècle après J.-C.

Après une première campagne d'évaluation en 1995 et après la fouille de près de 250 mètres carrés en 1996, l'Anse à la Gourde apparaît comme un site majeur pour l'histoire précolombienne de la Guadeloupe comme de l'ensemble des Antilles.

Sa grande étendue (plus de 4 ha), son état de conservation, la succession d'occupations depuis 400 jusque vers 1400 après J.-C., ses structures d'habitats, ses très nombreuses sépultures, la qualité et la variété du mobilier archéologique, tout concourt à faire de l'Anse à la Gourde un site de référence dans la zone Caraïbe. Une opération pluriannuelle de trois ans (1997-99) est programmée.

André DELPUECH, Corinne HOFMAN,
Menno HOOGLAND



Saint-François - Anse à la Gourde
Sépulture primaire en cours de fouille

Mis au jour par les fortes houles engendrées par les cyclones Luis et Marylin, le cimetière de la plage de Clugny (commune de Sainte-Rose) a fait l'objet d'une courte campagne d'évaluation en juin 1996. La présence de sépultures à cet endroit s'avérait d'autant plus intéressante que nous nous trouvons dans le secteur supposé de l'implantation du premier fortin bâti par les Français à leur arrivée en Guadeloupe en 1635.

L'important et violent ruissellement qui a entraîné la découverte de ce groupe de sépultures en a complètement détruit certaines, alors que d'autres ont été au moins en partie épargnées. Afin de déterminer le nombre minimum d'individus présents, un ramassage des os bougés a été opéré. Le produit de ce ramassage, ajouté aux 4 sépultures plus ou moins en place que nous avons recensées, donne un minimum de 6 individus sur un espace bouleversé d'environ cinquante mètres carrés. Les sépultures en place ont ensuite été dégagées et relevées au 1/5ème. Seules trois sur quatre ont permis des observations. Ces quatre sépultures sont des inhumations d'adultes, les restes d'au-moins un enfant de 6-8 ans ont été retrouvés épars, à proximité des sépultures 1-3-4 et sans doute déjà perturbés par l'implantation de la sépulture 1 ; les restes d'au-moins un autre sujet adulte avaient été entraînés vers la mer.

■ Etude anthropologique

Détermination sexuelle et âge au décès :

Sur les quatre sépultures fouillées, une seule permet un diagnostic sexuel (sépulture N°1, sujet féminin). Ces quatre individus sont des adultes. Il convient de rajouter la présence d'au-moins un adulte dont la sépulture a été détruite et celle d'un jeune enfant, détruite également.

Pathologie :

Le seul cas de pathologie relevé est celui de la sépulture féminine N°1 qui présente une facette d'accroupissement sur le tibia gauche et un aspect pathologique du talus correspondant.

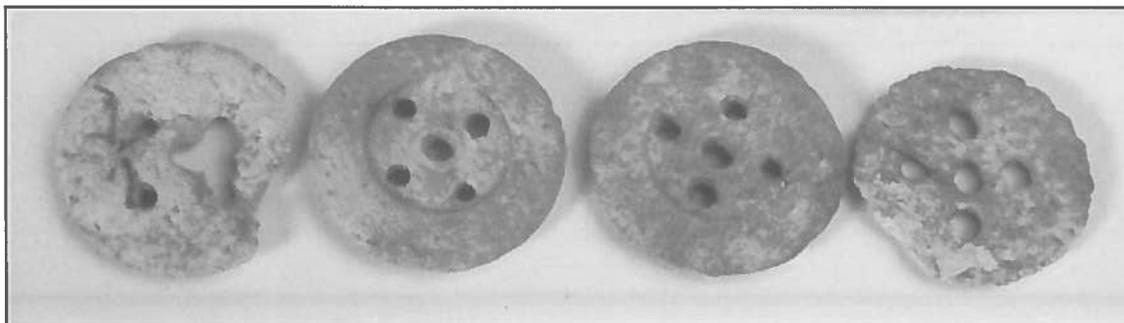
Orientation, position, rite funéraire :

Les trois sujets dont la fouille a livré des observations sont tous inhumés en décubitus dorsal, dans des cercueils cloués à parois convergentes vers les pieds. Il n'y a pas d'indication sur la forme des cercueils au niveau de la tête. Ces sépultures sont orientées est-ouest, têtes à l'ouest. Elles sont très proches les unes des autres. Deux des sujets ont les avant bras repliés sur les humérus (1 et 4), le troisième a les mains sur le pubis (3). La faiblesse de cet échantillon ne permet pas de faire ressortir un quelconque trait commun hormis la forme des cercueils.

■ Mobilier

La sépulture N°3 a livré cinq boutons en os et la N°4 quatre boutons en os et deux boucles rectangulaires en fer. Tous les boutons sont à cinq trous et présentent un net bourrelet périphérique. Des boutons comparables ont été trouvés dans les sépultures du Morne Dauphine et lors des fouilles du Fort Delgrès. Ce matériel est le seul qui puisse éventuellement fournir une datation de ces sépultures. En métropole, les fouilles du château d'Angers ont livré du mobilier parfaitement identique dans des niveaux dont on est sûr qu'ils sont scellés à la fin du XVIII^e siècle (communication orale J. Brodeur). Le problème est que ce type de bouton, très simple à fabriquer, a pu avoir une utilisation prolongée.

Une tranchée sondage de 6 m de longueur sur 0,5 m de large et 1,5 m de profondeur a ensuite été réalisée quelques mètres à l'ouest des sépultures mises au jour par les ruissellements afin de voir si la nécropole s'étendait de ce côté. Ce sondage s'est révélé négatif. Nous n'avons pas pu sonder à l'est ou au sud en raison de la proximité d'une habitation. Il est également possible que la mer, au nord, ait depuis longtemps détruit des sépultures. On sait en effet qu'à cet endroit la mer gagne régulièrement sur la terre depuis longtemps.



Sainte-Rose - Plage de Clugny
Boutons en os

■ Etude d'archives

Les recherches d'archives n'ont pas permis l'identification du cimetière et son rattachement à une habitation précise. Il est cependant possible de suivre l'évolution de ce secteur à travers les recensements, les minutes notariales, les cartes anciennes et IGN.

En effet, le site est mis en valeur dès la deuxième moitié du XVII^e siècle par les habitants sucriers. Un certain Corneille Macquis était propriétaire des terres et d'une habitation situées près de notre site vers 1670.

Cette propriété, établie en habitation sucrerie fera l'objet au cours du XVIII^e siècle d'importantes spéculations foncières entraînant des changements de propriétaires et parfois le morcellement de la propriété. Entre 1764 et 1768 le site est compris dans l'habitation Kikens. En 1779, une habitation dite «Habitation du Vieux Fort» et installée comme manufacture à sucre fut rachetée par la Comtesse de Crapado. Lors de l'acquisition de l'habitation en 1787 par le Baron de Clugny, gouverneur de la Guadeloupe, celle-ci possédait une cinquantaine d'esclaves. Où habitent-ils ? Où sont-ils inhumés ? Les lieux d'inhumations des Blancs et Libres de couleurs étant la plupart du temps connus, on serait tenté

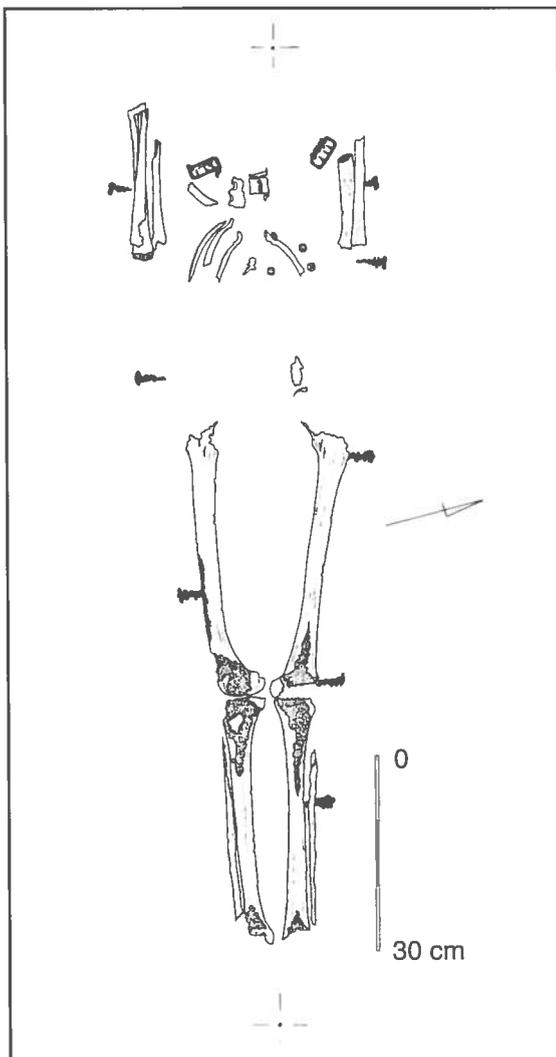
d'identifier le cimetière de la plage de Clugny comme cimetière d'esclaves. Des recherches plus approfondies devraient permettre d'identifier cette habitation et d'en reconstituer l'histoire.

■ Conclusion

Les données recueillies sur le terrain sont maigres et ne concernent que la forme des cercueils qui semble différer de celle du cimetière du Morne Dauphine, sans que l'on puisse dire si cette différence représente une donnée chronologique ou si elle résulte seulement des habitudes techniques du fossoyeur de l'endroit.

Les indices tendant à dater ces sépultures du XVIII^e siècle nous amènent à écarter la connexion avec l'établissement primitif des Français. Ce petit groupe de sépultures, éloigné de tout édifice religieux connu, présente un recrutement diversifié qui n'évoque pas d'autre hypothèse que celle d'un cimetière d'esclaves lié à une habitation.

Michel PICHON, Yolande VRAGAR



Sainte-Rose - Plage de Clugny
Sépulture 4 - Dessin Michel Pichon

SAINTE-ROSE

Plage de Clugny

En raison de l'érosion importante de la plage de Clugny due au passage des cyclones Luis et Marylin, des sondages ont été réalisés afin de localiser et évaluer le site amérindien repéré par P. Bodu lors d'une prospection effectuée en 1984. Le gisement qui s'étendait sur une longueur d'une centaine de mètres avait livré quelques tessons rattachés à la période

Saladoïde terminale, ainsi qu'un nucleus de silex. Les deux sondages effectués en mai 1996 par Eric Gassies se sont avérés négatifs et n'ont donc pas permis de retrouver le site mentionné.

Xavier ROUSSEAU

SAINTE-ROSE

Littoral

Parallèlement aux sondages effectués sur la plage de Clugny, une campagne de vérification des sites précolombiens connus sur la commune de Sainte-Rose a été réalisée au mois de juin 1996. Cette opération a été doublée de prospections ponctuelles qui ont permis d'enrichir la carte archéologique de nouveaux sites d'époque coloniale.

La commune de Sainte-Rose est située entre Deshaies et le Lamentin et ouvre sur le Grand-Cul-de-Sac-Marin. Ses montagnes terminent la chaîne centrale de la Guadeloupe en formant de nombreux promontoires. Les prospections menées par Pierre Bodu en 1984-85 avaient révélé la présence d'une dizaine de sites précolombiens, tous situés en bordure du littoral. A l'époque, il avait observé que la plupart d'entre eux étaient érodés. Ce processus d'érosion peut être lié à différents facteurs comme l'eustatisme, les phénomènes cycloniques ou encore sismiques (c'est ainsi que le tremblement de terre de 1843 a détruit la ville de Sainte-Rose et ses sucreries ainsi que bon nombre des promontoires rocheux littoraux situés dans le secteur de Gros Cap). Les cyclones de 1995 ont accentué l'érosion

de la côte jusqu'à faire disparaître des sites comme ceux de Dindé et d'anse Manbia où plus aucun niveau en place n'est observable. De la même manière, sur la plage de Clugny, les sondages effectués sur le site amérindien repéré par Bodu ont montré que seuls quelques lambeaux de dépotoirs subsistaient en bordure du rivage, le reste du site étant gagné par la mer. A Clugny, on retrouve également les traces de l'ancienne route coloniale, visibles en stratigraphie à l'ouest de la plage, le long de la route nationale 2. Dans la partie médiane de la baie, qui correspond grossièrement à l'emplacement du site précolombien, la route coloniale passait sur les cayes qui sont aujourd'hui situées à une quinzaine de mètres du rivage.

L'habitation La Ramée a été localisée. Une dizaine d'habitation-sucreries transformées en distillerie au XIX^e siècle font l'objet d'une étude spécifique dans le cadre de l'inventaire du patrimoine industriel mené en collaboration avec le Conseil général, l'Université Antilles-Guyane et la D.R.A.C.

Eric GASSIES



Sainte-Rose - Littoral
Habitation La Ramée

En contre-bas du Parc archéologique des roches gravées de Trois-Rivières, le site dit du «Bord de Mer» recèle un certain nombre de pétroglyphes jusqu'au rivage de l'océan. En fait, cette zone constitue un seul et unique site avec le Parc, et seules la création de ce dernier en 1975 et sa clôture suivant les limites des parcelles achetées par la Société d'Histoire de la Guadeloupe, ont entraîné la distinction artificielle des deux sites.

Malheureusement, la partie aval de la ravine qui traverse le Parc, non protégée, a subi une expansion anarchique et très dense d'un lotissement depuis une vingtaine d'années et nombre de roches gravées ont été détruites. Quelques pétroglyphes subsistent néanmoins au milieu des maisons ou dans le lit même de la petite rivière. Des photographies anciennes commandées par le gouverneur Bouge dans les années 1930 montrent ces roches gravées intactes dans une campagne inhabitée.

C'est dans ce contexte qu'en 1996, un des occupants de la zone, Monsieur Amacin, projetant d'agrandir sa résidence à l'emplacement d'un bloc volcanique gravé, a prévenu le Service régional de l'Archéologie de ses intentions. Cette roche se trouvait dans une petite cour privée, inaccessible, au milieu de maisons. Une rapide évaluation nous a conduit à estimer qu'il était préférable de déplacer ce bloc qui, sinon, risquait à tout moment de disparaître sans aucun contrôle. La démarche du propriétaire était également particulièrement remarquable et démontre, au passage, qu'une sensibilisation en amont peut freiner certaines destructions du patrimoine. En la circonstance, il était préférable de démontrer qu'aménagement du territoire et protection du patrimoine étaient parfaitement conciliables.



Trois-Rivières - Bord de Mer

La roche, en pleine nature, vers 1930. Cliché J. Bouge



Trois-Rivières - Bord de Mer

Enlèvement de la roche par une pelle mécanique

Par ailleurs, sur un plan archéologique, l'étude du bloc montre des gravures simples avec seulement quelques cupules, et un visage simple (yeux et bouche entourés d'un simple trait). Il s'agit d'un pétroglyphe de moindre importance par rapport à d'autres du même secteur.

La roche gravée qui reposait contre un deuxième bloc vierge de tout dessin a été positionnée précisément avant déplacement. Par ailleurs, un moulage en avait été effectué antérieurement par Eric Pélissier.

L'opération d'enlèvement de la roche s'est avérée particulièrement délicate. Le poids du bloc, estimé à trois tonnes environ, a nécessité l'utilisation d'un engin mécanique puissant à chenilles. L'accès à la cour au milieu d'un dédale de maisons par un chemin étroit et sinueux, avec un encombrement de lignes électriques et téléphoniques, a été particulièrement difficile.

Cependant, après plusieurs heures, et en présence d'un nombreux public, la roche a été dégagée sans encombre et transportée par camion dans les jardins de la maison la Pastorale à Trois-Rivières, propriété de la commune de Trois-Rivières. Elle sera en principe transférée ultérieurement sur un monument dans le centre bourg.

L'enlèvement d'une roche gravée comme celle du Bord de Mer doit rester une exception. Il est indispensable que ces vestiges précolombiens, sauf cas de force majeure, restent dans leur position originelle, l'environnement ayant un rôle sans aucun doute déterminant pour ces vestiges religieux.

André DELPUECH, Eric PELISSIER

A



Trois-Rivières - Les Galets
Partie émergée de la gravure

Trois-Rivières, de nouvelles roches gravées avaient été découvertes après le passage du cyclone Marylin en septembre 1995. Ainsi, en bord de mer, à l'anse des Galets, dans un amphithéâtre naturel, avec des sources d'eau douce abondantes, faisant face aux Saintes, un important pétroglyphe avait été repéré. Par sa taille (1,40 m), il s'agit d'un des plus grands dessins connus dans les Petites Antilles. Le motif est unique. Il s'agit d'un homme entier présentant une tête schématique avec un nez bien marqué, un corps d'un seul trait vertical, deux bras levés avec trois doigts chacun, les jambes écartées et pliées et, fait rarissime, un sexe masculin très marqué. Deux autres têtes anthropomorphes sont gravées à côté de ce personnage.

Lors de la réalisation d'un moulage de cette roche, Eric Pélissier a découvert une deuxième gravure remarquable près de 2 mètres en face, légèrement en

contre-bas de la première. Cette nouvelle roche gravée était recouverte d'un bloc de pierre et à demi immergée. Baignant dans une source, la gravure représente un personnage entier de grande taille présentant de grandes similarités avec le précédent.

La tête schématique montre deux yeux, une bouche, un nez bien marqué, des oreilles et une «coiffe» similaire au personnage du parc des roches gravées dénommé «le cacique». Le corps d'un seul trait vertical est souligné dans son milieu par deux traits en demi-cercles représentant sans doute deux seins. Avec trois ou quatre doigts, les deux bras sont levés et les jambes écartées et pliées comme son vis-à-vis masculin. Seuls la tête, le haut du corps et les bras émergent de la source ; le reste est sous l'eau. En l'état, le bas du corps (tronc) reste donc peu visible et pour partie recouvert de terre. Un dégagement est nécessaire pour déterminer si le personnage est sexué ; cependant nos premières observations montrent l'absence d'un phallus.

Il apparaît donc qu'il pourrait s'agir d'un personnage féminin faisant exactement face à «l'homme des Galets» découvert précédemment. Ce dernier est surélevé, presque vertical sur un bloc dominant la source formant un petit plan d'eau duquel émerge, sur la surface oblique d'une roche, la partie haute de la femme.

L'organisation des gravures est manifeste avec une mise en scène autour du point d'eau. Des prospections doivent être poursuivies dans un milieu végétal très dense. Les racines d'un figuier maudit entre les deux personnages peuvent notamment masquer d'autres dessins. Un nettoyage général de la zone est prévu pour mieux comprendre l'organisation du site.

André DELPUECH



Trois-Rivières - Les Galets

L'habitation caféière «la Gravelière» est un ensemble immobilier classé monument historique le 6 mars 1987 et propriété du Conseil régional de la Guadeloupe depuis 1988. Elle se situe au fond de la vallée de Grande Rivière à Vieux-Habitants, qui est un des plus anciens foyers de la colonisation française en Guadeloupe (1635-1637).

Après les échecs de l'introduction de la culture du tabac, c'est vers 1726 que la culture du café s'est développée en Guadeloupe sur les propriétés impropres à la culture de la canne. Isolée des grands axes, protégée au fond de la vallée, la Gravelière fonctionnera depuis cette époque jusqu'en 1983.

L'habitation conserve de ce fait l'ensemble des bâtiments à usage professionnel et domestique qu'il était d'usage de rencontrer sur ce type de plantation : maison des maîtres, logement du gérant, cases des travailleurs, roue à aube et machines à décortiquer, hangars de séchage.

Les bâtiments actuellement en place sont essentiellement en bois, et leur construction peut remonter au début du XIX^e siècle ; mais des sondages archéologiques réalisés en même temps que le chantier de restauration de la maison des maîtres ont mis en évidence des vestiges de structures qui pourraient remonter au XVIII^e siècle. Par ailleurs, des dépôts d'ordures domestiques ont fourni quelques éléments de datation (porcelaine, bouteilles, fragments de pipes) fin XVIII^e, deuxième moitié du XIX^e et début du XX^e siècle. Des traces d'implantation d'une première maison d'habitation ont été décelées sous les planchers de la maison en cours de restauration.

Les **travaux de restauration de la maison des maîtres** ont débuté en septembre 1995. La maison a été mise sous abri, puis démontée pièce par pièce. Après examen de la structure dépouillée de la charpente, nous avons constaté une modification dans la hauteur du plancher des combles. La toiture du bâtiment primitif a été modifiée et rehaussée pour permettre la réalisation d'une galerie extérieure et d'un dépôt de vivres. Nous avons également constaté que les pieds des piliers de la façade sud-ouest étaient insérés dans des trous de poteaux anciens de section circulaire.

Après le démontage du plancher, nous avons découvert un alignement de dalles plantées dans le sol suivant un angle de 45°. La présence de dalles au sol et d'empreintes en négatif de dalles indique qu'il s'agit des vestiges d'une galerie (ou d'un trottoir) de 2,10 mètres de large orientée parallèlement au mur du pignon sud de la maison. Des empreintes en négatif de dalles formant une allée permettant d'accéder à ce trottoir ont également été identifiées sous le plancher. La présence d'empreintes de racines nous conduit à penser qu'il s'agissait d'une allée extérieure à une construction précédente.



Vieux-Habitants - La Gravelière

Alignement de dalles plantées dans le sol découvert sous le plancher de la maison des maîtres.

Les sondages effectués au sol ont révélé la présence de vestiges de fondations (galets et mortier à la chaux) d'un mur également parallèle au mur du pignon sud. Or ce mur de pignon sud n'est pas dans l'alignement des fondations de la maison actuelle. Ces différentes traces pourraient donc correspondre à l'implantation d'une première maison d'habitation entièrement détruite afin de réaliser au même endroit le bâtiment actuel. Les archives notariales consultées à ce jour ne décrivent pas les immeubles de façon précise ; toutefois l'examen des dates des changements de propriétaires permet d'avancer l'hypothèse d'une structure sur poteaux en grume érigée à l'origine de l'exploitation, soit au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, détruite pour être reconstruite au début du XIX^e pour être ensuite remaniée au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle (rehaussement du toit, rajout de la galerie et du dépôt de vivres) puis en 1955 (sanitaires).

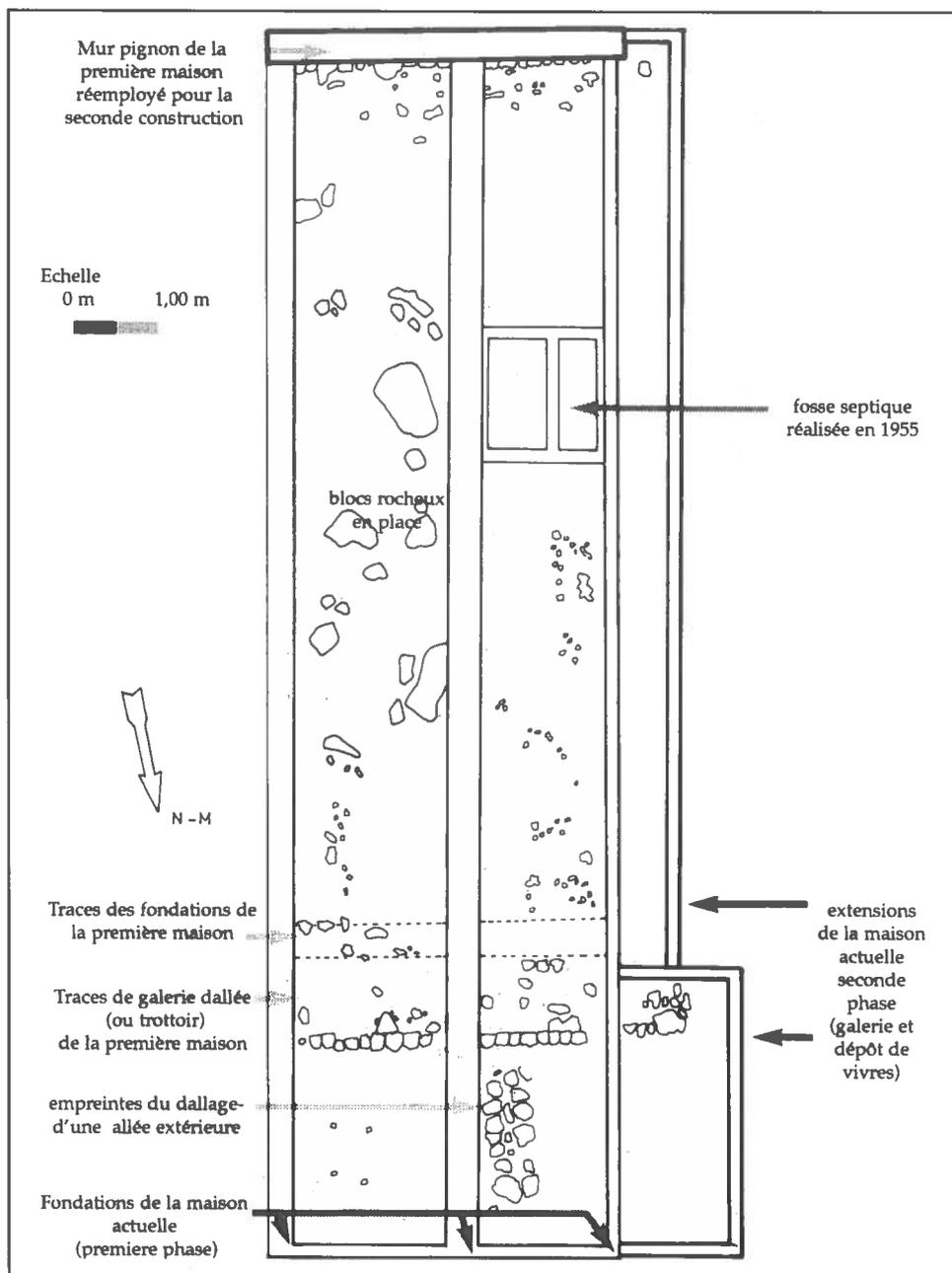
Le Réseau hydraulique :

Un relevé topographique du réseau hydraulique a été réalisé en même temps que celui des bâtiments et des vestiges de bâtiments existants. Cinq regards dotés de vannes permettent de distribuer l'eau du captage d'un ruisseau (ravine Pagesy) entre différents points d'utilisation : roue à aube, maison des maîtres, lavage du café ou du cacao, porcherie. Des sondages réalisés autour du bassin proche des cases des travailleurs ont mis au jour des structures anciennes (caniveaux, anciens murs).

La réfection des cases des travailleurs et des bâtiments

des machines doit intervenir en 1997. Fort de l'expérience de 1996, nous mettrons à profit la mise en oeuvre de ces chantiers pour effectuer quelques recherches complémentaires. En effet, les vestiges de murs et de pavage repérés au cours de cette première campagne permettent d'envisager l'existence de structures anciennes en pierres qui pourraient dater du début du XVIII^e siècle.

Gérard RICHARD



Vieux-Habitants - La Grivelière

Représentation des différentes phases de construction de la maison des maîtres

Ce travail a été effectué dans le cadre d'une recherche comparative sur les pétroglyphes des Petites Antilles. Toutes les roches gravées de Guadeloupe et Marie-Galante ont été observées, excepté quelques rocs isolés et ceux de l'habitation Derussy, le propriétaire n'ayant pas donné d'autorisation.

■ Opérations réalisées et méthodes

Nous avons photographié chaque panneau gravé, puis la roche dans son environnement, et rempli une fiche par groupe de pétroglyphes (localisation au GPS, orientation, situation des gravures sur le panneau et dans l'ensemble des blocs rocheux, nature de l'environnement et position occupée par le pétroglyphe, nature de la roche, profondeur et largeur de l'incision, style du dessin : gravure élaborée ou pas, graffiti élaborés ou frustes... , impression d'ensemble du site : caché, grandiose, stratégique...).

Nous avons, de plus, effectué des relevés par frottis de papier carbone sur des feuilles de papier blanc couvrant la gravure, cette technique ayant l'avantage d'écartier les risques d'interprétation pouvant survenir dans un relevé par transparence, et de ne pas endommager le support. Cela ne peut se faire, cependant, que sur de la roche assez lisse, sèche et non friable. Les frottis sont ensuite numérisés par saisie vidéo (ou par scanner s'ils sont petits). L'image obtenue est optimisée à l'aide de filtres et affichée en image négative (la gravure apparaissant alors en sombre), de façon à permettre la comparaison avec la photo. On parvient ainsi, dans certains cas, à rendre plus lisibles des gravures très érodées. Ceci nous a permis de restituer plusieurs figures, en particulier dans le Parc des roches gravées (Trois-Rivières).

■ Sujets de recherche

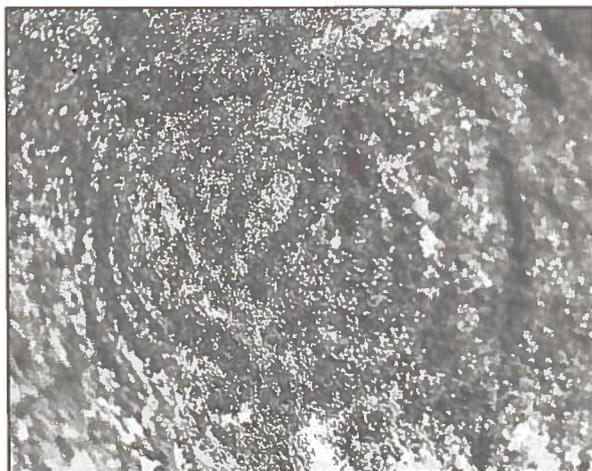
Le traitement de nos relevés le long de l'arc antillais est loin d'être achevé. Notre travail en Guadeloupe nous a conduit à préciser des sujets de recherche qu'il serait intéressant de traiter :

1/ Spécificités insulaires. Nous avons retrouvé en Guadeloupe tel type de Trinidad, de Grenade ou de Saint-Vincent, dans le style comme dans le sujet. Cela s'inscrit contre l'idée d'une spécificité insulaire qui peut naître d'un examen de l'ensemble des pétroglyphes de ces petites îles. Le nombre relativement réduit des pétroglyphes répertoriés sur ces îles peut être la cause de cette impression de spécificité.

Néanmoins, tous les types ou sujets des Petites Antilles ne se retrouvent pas dans l'important corpus de Guadeloupe. Saint-Vincent, en particulier, garde des modèles pour le moment peu connus ailleurs (Buccament et Colonarie par exemple). Sur une grammaire souvent commune, des graveurs ou des groupes humains ont sans doute exprimé leur originalité.

2/ Caractère signifiant du support. Nous avons, comme quelques autres observateurs, émis l'hypothèse du caractère signifiant du support, en constatant qu'une roche déjà gravée était réutilisée de préférence à une roche vierge d'apparence pourtant aussi bonne à graver et voisine.

Une observation d'un autre ordre, répétée en Guadeloupe, nous confirme dans cette vue : l'utilisation du relief ou de la forme de la roche. Nous avons déjà constaté, par exemple à Grenade (Victoria), en Martinique (Montravail), que l'arête était utilisée. Cela



Roches gravées - Prospection

Pétroglyphe de la Baie des Galets, Trois-Rivières. Erodée, elle paraît à peine sur la photo de gauche. Malgré l'irrégularité du support, le frottis la restitue mieux (photo de droite)

pourrait avoir été fait pour donner du relief à un visage. Or, dans la grotte du Morne Rita de Marie-Galante, cinq visages utilisent la même arête, indiquant celle-ci comme plus significative que les autres. A la rivière du Bananier deux blocs rocheux figurent des corps émergeant du cours d'eau, avec leur tête gravée sur l'extrémité tournée vers la terre. Simples «statues» ? Non : le plus gros porte plusieurs gravures en d'autres endroits, sans rapport avec sa forme.

Dans tous ces cas, la roche (ou telle partie de la roche) ne semble pas neutre, ce qui pourrait la ranger dans la catégorie des roches liées à un culte, ou au moins à une superstition.

3/ Techniques spécifiques. On en observe surtout dans la grotte du Morne Rita :

- Des dessins existent (peut-être au charbon), soit en complément de la gravure (larmes) soit pour tracer une tête (sur la paroi du fond, et aussi sur une sorte de décrochement vers le bas du plafond près de l'entrée - nous n'avons trouvé dans aucun des rapports ou publications consultés mention de cette dernière). A ce jour, cela paraît unique dans les Petites Antilles.

- Autre technique spécifique, l'arrachage, en à-plats, de la mince couche de cristaux jaunâtres se trouvant en surface de la roche, de façon à laisser un tracé de figures sur le support.

Cette grotte semble riche en informations. Une étude approfondie, assortie d'une fouille, serait intéressante.

4/ «Polissoirs». Les dépressions circulaires d'origine anthropique sont généralement interprétées comme polissoirs. Ne conviendrait-il pas, dans certains cas, de nuancer ce point de vue ? Nous avons rencontré, à Chateaubelair par exemple (Saint-Vincent) une grande quantité de dépressions de cette sorte, hors de tout contexte connu de roches gravées ou de possible habitat à proximité.

A Macouba, nord Martinique, une grande roche comporte un ensemble de ces dépressions, régulières de forme, de tailles diverses, à proximité d'un site résidentiel amérindien qui lui est peut-être lié ou pas. Il en va de même en Guadeloupe : alors que certaines roches gravées sont environnées de telles dépressions (près des roches L et M du Parc des roches gravées, par exemple), d'autres n'en montrent que peu (Baillif), voire aucune. Une étude en serait à faire, sur le plan technique (rôle des étagements de ces dépressions et de leurs formes différentes sur une même roche), avec une réflexion éventuelle sur leur possible utilisation à d'autres fins (de façon complémentaire ou exclusive) qu'à celle de polissoirs.

L. KAMENEFF



Roches gravées - Prospection

Figures de gauche de la roche L du Parc archéologique des roches gravées, Trois-Rivières. Ces gravures sont quasi-illisible à l'oeil et à la photo mais apparaissent nettement au frottis.



Caraïbes insulaires - projet de recherche

«Indigènes des îles de la Caraïbe festoyant de chair humaine».

Gravure dans *Moore's Voyages and Travels*

L'année 1996 consacrée essentiellement aux travaux d'archives a vu le terme de la collecte de données entamée et développée au cours des années précédentes.

Les mois d'avril et mai ont été consacrés à compulsier en Grande-Bretagne les archives, ouvrages et manuscrits de la **British Library**, du **Public Record Office** et de la **bibliothèque du Museum of Mankind**. Ces recherches dans les archives anglaises, venant compléter la documentation déjà rassemblée lors d'un précédent séjour (1994), nous ont permis l'examen et l'acquisition de certains rapports, récits et chroniques datant de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e, traitant des relations entre les premiers colons anglais avec les Caraïbes insulaires et continentaux qui, quoique moins étoffés que les chroniques françaises ou

les cédulas espagnols, n'en restent pas moins une source d'informations de premier ordre.

Les mois de juin et de juillet ont été consacrés aux ouvrages, documents et manuscrits de la **Bibliothèque Nationale** ainsi qu'à ceux des **Archives Nationales**. Là encore nous avons pu compulsier puis acquérir les copies de nombre de rapports et de chroniques inédites relatives aux Caraïbes et aux modalités de l'implantation des Français dans les îles d'Amérique.

Cette dernière étape de notre programme de collecte de données nous a permis de satisfaire à l'un des partis pris de cette étude qui était celui de l'examen et de la collecte systématique de toute la documentation ethno-historique, archéologique et ethnologique disponible sur le sujet.

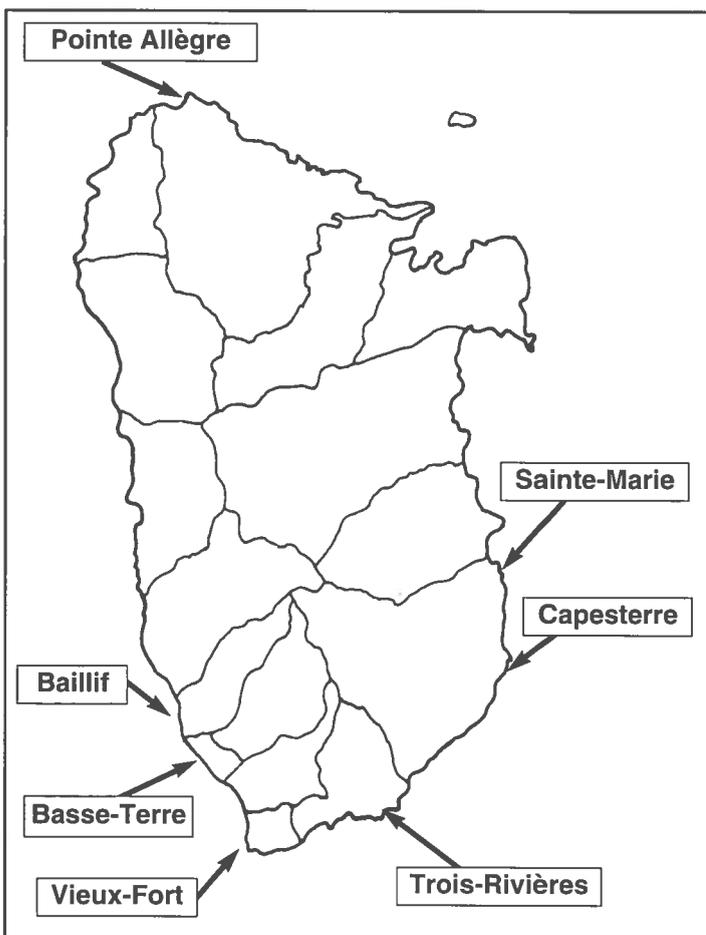
En plus du classement de l'important matériel documentaire collecté en langues espagnole, anglaise et française, nous nous sommes également attelé à la transcription de la documentation collectée les années précédentes à l'**Archive Générale des Indes** de Séville. Ce travail de transcription, essentiellement paléographique de manuscrits Hispano-Américains, de lettres, de cédulas et de rapports légaux datant de la fin du XV^e siècle à la première moitié du XVII^e, nécessitant une attention particulière, a mobilisé et mobilise encore toute notre énergie. Il s'avère cependant indispensable à une meilleure compréhension du phénomène Caraïbe insulaire et nous ne saurions, quant à l'objectif qui ici nous intéresse, en faire l'économie.

Ce travail de transcription est actuellement en voie d'achèvement. L'année 1997 sera consacrée, en plus de la rédaction du rapport final et des conclusions de cette étude, au repérage de quelques sites amérindiens datant du tout début du XVII^e siècle, période précédant l'arrivée des colons français (1635), sur la côte au vent ou cabesterre de la Guadeloupe proprement dite. La localisation de ces établissements amérindiens apparaissant sur quelques profils côtiers ou routiers hollandais du début du XVII^e siècle pourrait, sous réserve de leur conservation, permettre une meilleure sériation et catégorisation des cultures de la période dite «tardive» de la préhistoire antillaise.

Nous soulignons, pour terminer ce bref rapport, notre satisfaction quant à la qualité des données recueillies ; ce qui ne nous aurait pas été possible sans l'aide apportée par le présent programme de recherche, et qui nous laisse envisager la possibilité d'un rapport final d'intérêt.

Thierry L'ETANG

Depuis le début de ce programme de recherche nous nous sommes intéressé en priorité aux établissements de la Côte-sous-le-Vent occupée dès les premières années de la colonisation. Les lieux d'implantations (Pointe Allègre, Vieux-Fort, Vieux-Habitants, Baillif et Basse-Terre) ont pu être identifiés grâce aux archives et aux récits laissés par les chroniqueurs. Nous possédons quelques descriptions succinctes des bourgs et de certains édifices remarquables. Mais leur localisation précise n'est pas chose aisée, d'autant que plusieurs d'entre eux ont, semble-t-il, été déplacés au cours du temps.



Premiers établissements européens

Localisation des premières implantations en Basse-Terre

■ Pointe Allègre

Nos recherches pour la localisation du Petit Fort construit par Duplessis à son arrivée en Guadeloupe se poursuivent. Au cours d'une visite effectuée sur place en compagnie de Monsieur Albert Hesse du Centre de Recherches géophysiques de Garchy, nous avons étudié la possibilité d'utilisation de méthodes géophysiques pour retrouver d'éventuelles traces du fortin. En raison

des caractéristiques locales (champ magnétique très perturbé) seule une prospection thermique aéroportée serait envisageable, à condition toutefois de restreindre les secteurs d'investigation. Les modifications importantes du paysage côtier, engendrées par le passage des cyclones Luis et Marylin en 1995, rendent encore plus difficile l'interprétation des descriptions sommaires de ce lieu d'implantation historique.

■ Baillif

Une intervention archéologique menée en février 1996 sur les berges de la rivière du Baillif, pour étudier des vestiges mis au jour par la crue occasionnée par le cyclone Marylin a fait apparaître des niveaux d'occupation d'époque coloniale. Des rectifications de coupe le long de la berge ont permis de retrouver les restes d'une canalisation maçonnée, un niveau de sol damé recouvert d'une couche d'incendie et un dépotoir de céramique. D'autres vestiges : murs, sol dallé ont également été observés lors de travaux réalisés par des riverains. Ces structures appartiennent au bourg de Baillif qui s'implanta de part et d'autre de la rivière du Baillif à proximité du couvent des jacobins, sur les terres qui leurs furent concédées en 1636. En dépit d'une situation naturelle avantageuse, le bourg de Baillif se vit rapidement supplanté par celui de Basse-Terre créé par le gouverneur Charles Houël vers 1650. Ravagé par des crues, brûlé et pillé par les Anglais en 1661 et 1703, le bourg ne se relèvera que lentement au cours du XVIII^e siècle, essentiellement sur la rive gauche de la rivière.

■ Basse-Terre

L'étude documentaire concernant le bourg de Basse-Terre au XVII^e siècle est pratiquement achevée, ce qui nous a permis d'identifier et de localiser, avec plus ou moins de précision, les principaux édifices de la ville ancienne et de restituer la trame urbaine de l'époque. Nous avons pu ainsi déterminer les secteurs archéologiquement sensibles que nous souhaiterions fouiller.

Des sondages ont été réalisés sur une parcelle située dans le quartier du Carmel, à proximité de l'église des jésuites, dans la partie la plus ancienne du bourg de Basse-Terre. Cette opération visait à évaluer l'état de conservation des niveaux archéologiques dans un secteur encore peu urbanisé mais appelé à l'être dans un futur proche. Les résultats se révélèrent négatifs, le terrain naturel apparaissant à quelques centimètres sous le sol actuel. Seules quelques poches contenant de la céramique XVII^e ou XVIII^e ont été retrouvées. Il semblerait que le terrain naturel qui formait une double pente vers le nord et l'ouest ait été décaissé pour établir des terrasses successives.

■ Archives

Les recherches en archives, centrées désormais sur les établissements déjà identifiés, se sont poursuivies. Les recensements et les rapports sur la colonie dressés par les autorités civiles ou militaires constituent des sources de renseignements précieuses. L'intervention archéologique sur le site de Baillif nous a amené à entreprendre une étude plus poussée de ce bourg qui s'est avérée fructueuse.

■ Côte-au-Vent

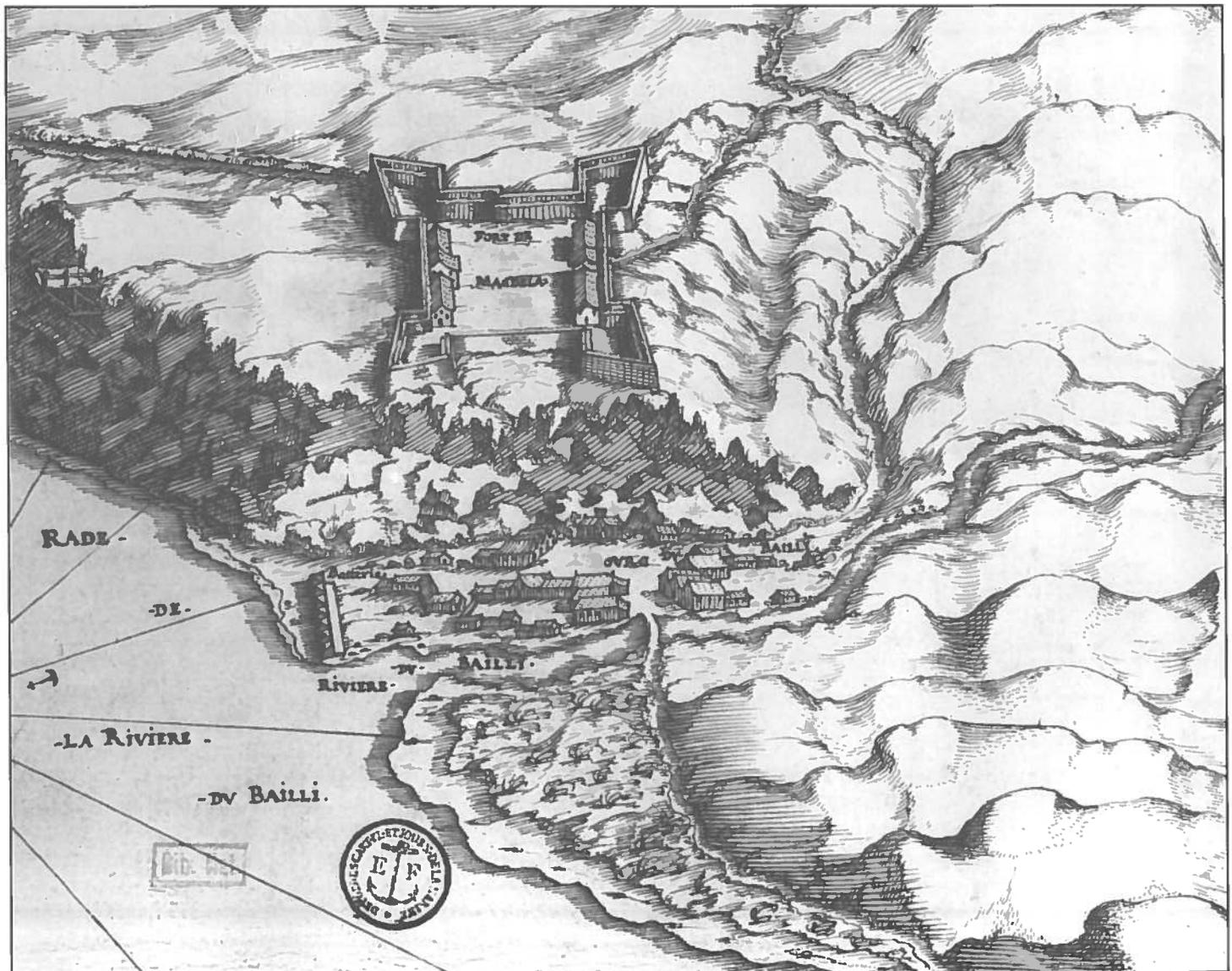
La côte-au-Vent ou Capesterre de la Guadeloupe proprement dite a, elle aussi, été habitée par les Français dès les premières années de la colonisation. Sous la conduite du gouverneur de l'Olive, les survivants de la désastreuse installation de la Pointe Allègre décidèrent d'attaquer et de piller les villages amérindiens situés pour la plupart sur la côte est de la Guadeloupe proprement dite. Après avoir chassé les Caraïbes, les colons commencèrent à défricher la région. Ils s'établirent à Sainte-Marie, à Capesterre et à Trois-Rivières.

Les archives et les descriptions laissées par les chroniqueurs mentionnent plusieurs établissements que nous nous efforcerons de localiser plus précisément : le fort de Sainte-Marie, le couvent des pères dominicains au bourg de Capesterre, l'habitation du gouverneur Houël et celle des Boisseret...

D'autres recherches seraient à mener également sur la colonisation dans les îles voisines, en particulier aux Saintes et à Marie-Galante, occupées à l'époque du gouverneur Houël.

A titre comparatif nous avons élargi notre étude aux autres îles de la Caraïbes ainsi qu'au Canada pour mieux comprendre le processus de colonisation mis en oeuvre par les Européens au XVII^e siècle. Des comparaisons intéressantes paraissent pouvoir être faites sur la typologie des bourgs, des forts et des chapelles.

Xavier ROUSSEAU



Premiers établissements européens

Vue du Fort de la Magdelaine et du Bourg, Rade et Rivière du Bailli. A la Guadeloupe, 1667 [Blondel]

Les études d'archives se sont poursuivies dans trois directions : la recherche thématique sur les premiers établissements français, la ville de Basse-Terre, les interventions sur les sites et les études d'impact. Ces recherches peuvent parfois se recouper.

■ La recherche thématique

Nous avons entamé le dépouillement des minutes d'actes notariés incontournables pour l'étude du XVIII^e siècle. Ces sources mentionnent les noms des propriétaires d'habitations, les limites de propriétés et parfois des inventaires des biens (bâtiments, esclaves...).

■ Les interventions sur les sites

Les recherches d'archives effectuées dans le cadre des interventions sur les sites ont porté essentiellement sur ceux mis au jour par les cyclones Luis et Marylin en 1995 : Baillif et les cimetières d'Anse-Bertrand, du Morne Dauphine à Saint-Claude et de la Plage de Clugny à Sainte-Rose. Il s'agissait de compléter les observations de terrain afin d'identifier précisément les sites et mieux appréhender leur évolution historique. Nous nous sommes penché particulièrement sur les registres paroissiaux et d'état-civil. Ils renseignent sur la création des paroisses, la construction, la gestion et les visites des églises, les noms de personnes vivant dans la paroisse. Concernant seulement les populations blanche et libre de couleurs, ils fournissent des détails et des indices sur les cimetières, églises, chapelles et bourgs.

La connaissance du bourg de **Baillif** et ses environs a été approfondie grâce à ces nouvelles recherches (localisation du bourg aux XVII^e-XVIII^e siècles, du couvent des jacobins, incendies et débordements de la rivière...). Les indices retrouvés pendant la fouille confirment cette occupation historique sans toutefois en déterminer la date.

Les cimetières de la **Plage de Clugny** et du **Morne Dauphine** au Matouba, n'ont pas été identifiés à travers les sources écrites. Il est rare de trouver des mentions écrites sur les lieux d'inhumations des populations serviles. L'hypothèse avancée est celle de cimetières d'esclaves liés aux habitations respectives.

Quant au **cimetière de l'Anse-Bertrand**, la fouille a confirmé l'existence d'une chapelle que les archives et les cartes anciennes mentionnaient, sans la localiser avec précision. Des détails se rapportant à l'édifice, le nom de la chapelle et ceux des familles qui y ont reçu les sacrements, sont mentionnés dans les registres paroissiaux.

■ Les études d'impact

Les recherches d'archives permettent de répondre aux demandes d'information émanant des urbanistes ou des aménageurs qui consultent le Service régional de l'Archéologie pour l'élaboration des Plans d'Occupation des Sols et la réalisation des études d'impact.



Etudes d'archives

Baillif - Vieux-Habitants - Carte générale de la Guadeloupe
Les ingénieurs du Roy, 1764-1768

C'est ainsi que le Service d'archéologie a fourni à la municipalité de Baillif des données sur le patrimoine historique recueillies lors de recherches en cours pour l'établissement de son P.O.S.

S'agissant des travaux d'aménagement du réseau routier, nous bénéficions d'un document d'un intérêt exceptionnel : le cadastre du XVIII^e siècle levé par les Ingénieurs du Roy entre 1764 et 1768. En effet, ce cadastre précis et très soigné, mentionne les habitations, les noms des propriétaires, les bourgs, cours d'eau, routes, fortifications...

L'exploitation des résultats de ces recherches documentaires ne se limite pas seulement à des sites ou thèmes particuliers mais leur apport touche également aux missions de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine archéologique, tant pour l'établissement de l'inventaire des sites que pour leur intégration dans les projets d'aménagement et travaux d'urbanisme.

Yolande VRAGAR

Bibliographie régionale

1 9 9 6

ADÉLAÏDE-MERLANDE, Jacques et HERVIEU, Jean-Paul. — *Les volcans dans l'histoire des Antilles*. Paris : Karthala, 1996. 229 p. ; 22 cm. ISBN 2-86537-671-0.

Association archéologique Hope Estate. — *Recueil d'archives historiques concernant les îles de St Martin et St Barthélemy : 1717-1938*. Marigot : Association archéologique Hope Estate, 1996. 129 p. ; 28 cm. ISBN 2-2951-02980-2.

BROKKE, A. — *Shells past to present. Shellfish gathering at Norman Estate and Anse des Pères, St Martin*. Maîtrise, Université de Leyden, Pays-Bas.

Centre d'histoire des espaces atlantiques, Groupe interdisciplinaire de recherche et documentation sur l'Amérique latine ; Coordination de Paul BUTEL et Bernard LAVALLÉ. — *L'espace caraïbe : théâtre et enjeu des luttes impériales XVIe - XIXe siècle : actes du Colloque international de Talence, 30 juin- 2 juillet 1995*. Bordeaux : Maison des Pays Ibériques, 1996. 366 p. (Collection de la Maison des Pays Ibériques, ISSN 0296-7588 ; 70). ISBN 2-909596-13-3.

DELPUECH, André, HOFMAN, Corinne et HOOGLAND, Menno. — Archéologie amérindienne en Guadeloupe : recherches récentes et perspectives in *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, n° 109, 3ème trimestre 1996. Basse-Terre : Société d'histoire de la Guadeloupe. ISSN 0583-8266. P. 21-38.

ENTIOPE, Gabriel. — *Nègres, danse et résistance : la Caraïbe du XVII au XIXème siècle*. Paris : L'Harmattan, 1996. 292 p. ; 21 cm. (Recherches et documents - Amériques latines). ISBN 2-7384-3998-5.

GARGAR DE FORTFALAISE, Michelle. — *Quelques dates de l'histoire de la Guadeloupe et ses environs : jusqu'en 1899*. DF Éditions, 1996. 196 p. ; 21 cm. ISBN 2-911-326-02-4.

GASSIES, Eric. — La carte archéologique in *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, n° 109, 3ème trimestre 1996. Basse-Terre : Société d'histoire de la Guadeloupe. ISSN 0583-8266. P. 39-43.

GIORDANI, Jean-Pierre. — *La Guadeloupe face à son patrimoine : itinéraires et modalités d'une reconnaissance et d'une valorisation*. Paris : Karthala, 1996. 260 p.-[48] p. de pl. : ill. en coul. ; 25 cm. ISBN 2-86537-641-9.

GRILLON-SCHNEIDER, Alain. — *Carte de la Guadeloupe, de ses proches dépendances et de la Dominique par Jaillot : 1680*. Clio, 1996. 16 p. ; 15 cm. ISBN 2-908324-01-6.

Guadeloupe : cyclones et archéologie in *Lettre du Patrimoine*, juin-juillet 1996. Paris : Direction du Patrimoine, 1996. P. 11. ISSN 12511-9391.

HOOGLAND, Menno L. P. — *In search of the native population of pre-columbian Saba (400-1450 A. D.) : part two : settlements in their natural and social environment*. 286 p. : ill. en noir ; 27 cm. Th. : Archéo. : Leiden, Rijksuniversiteit : 1996.

KAPPERS, M. — *The archaeological utility of Vector Gis PC Arc/Info and Arview. A case study on the pre-columbian site of Anse-à-la-Gourde on Grande-Terre, Guadeloupe*. Maîtrise, Université de Leyden, Pays-Bas.

LAFLEUR, Gérard. — Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens in *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, n° 109, 3ème trimestre 1996. Basse-Terre : Société d'histoire de la Guadeloupe. ISSN 0583-8266. P. 3-20.

Les Taïnos sont toujours vivants in *Nitassinan : notre terre*, n°44, 1996. Revue du Comité de soutien aux Indiens des Amériques. ISSN 07586000. P. 7.

MEYER, Jean. — *L'Europe et la conquête du monde, XVIe-XVIIIe siècle*. Paris : A. Colin ; Masson, 1996. 367 p. ; 24 cm. (U ; 329). Ouvrage déjà paru sous le titre : *Les Européens et les autres de Cortès à Washington* (A. Colin, 1975). ISBN 2-200-01479-1.

MONTEL, Aurélia. — *Le père Labat viendra te prendre...* Paris : Maisonneuve et Larose, 1996. 187 p. ; 22 cm. ISBN 2-7068-1220-0.

OEXMELIN, A. O. ; LE BRIS, Michel, édition établie et présentée par. — *Les flibustiers du nouveau monde : histoire des flibustiers et boucaniers qui se sont illustrés dans les Indes*. Paris : Phébus, 1996. 364 p. ; 21 cm. (D'ailleurs, ISSN 0180-9687). ISBN 2-85940-423-6.

PETITJEAN ROGET, Henri. — Les femmes caraïbes insulaires : lecture comparée des chroniques françaises du XVIIe et du XVIIIe siècles sur les Petites Antilles in *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, n° 109, 3ème trimestre 1996. Basse-Terre : Société d'histoire de la Guadeloupe. ISSN 0583-8266. P. 45-69.

PILORGE, Thierry. — Les fouilles du cyclone in *Sciences et Vie*, n° 943, avril 1996. P. 6-7.

PONCELET, Etienne. — Le décor de Saint-Jean-Baptiste-du-Moule, Guadeloupe in *Monumental*, numéro 12 - mars 1996 : spécial départements français d'Outre-Mer. Paris : Ministère de la Culture, 1996. ISSN 1168-4534. P. 47-52.

REY-HULMAN, Diana. — *Au vent du moulin bézard : Capesterre de Marie-Galante*. Capesterre de Marie-Galante : OMCS ; Paris ; Montréal : L'Harmattan, 1996. 191 p. : ill. en noir ; 24 cm. ISBN 2-7384-4256-0.

ROUSSEAU, Xavier. — Le fort Delgrès à Basse-Terre in *Monumental*, numéro 12 - mars 1996 : spécial départements français d'Outre-Mer. Paris : Ministère de la Culture, 1996. ISSN 1168-4534. P. 43-46.

WAAL, M., de.— *The site of Petite Rivière, La Désirade*. Maîtrise, Université de Leyden, Pays-Bas.

Liste des abréviations

1 9 9 6

Chronologie

PRE : Epoque précolombienne
COL : Epoque historique
MUL : Multiple

Nature de l'opération

FP : fouille programmée
PA : prospection aérienne
PC : projet collectif de recherche
PI : prospection inventaire
PP : prospection programmée
PR : prospection
RE : relevé d'art rupestre
SD : sondage
SP : sauvetage programmé
SU : sauvetage urgent

Organisme de rattachement des responsables de fouilles

AFA : AFAN
ASS : autre association
AUT : autre
BEN : bénévole
CDD : contrat à durée déterminée
CNR : CNRS
COL : collectivité territoriale
EN : Education nationale
MAS : musée d'association
MCT : musée de collectivité territoriale
MET : musée d'état
MUS : musée
SDA : sous-direction de l'Archéologie
SUP : enseignement supérieur

GUADELOUPE

BILAN SCIENTIFIQUE

Personnel du Service régional de l'Archéologie

1 9 9 6

NOM	TITRE	ATTRIBUTIONS
André DELPUECH	Conservateur régional	Chef de Service
Xavier ROUSSEAU	Ingénieur d'étude	Adjoint au Chef de service
Nina BOURGUIGNON	Adjoint administratif	Secrétaire
Eric GASSIES	Contractuel AFAN	Carte archéologique
Claude MUSZYNSKI	Contractuel AFAN	Carte archéo ; bibliothèque ; publications
Yolande VRAGAR	Contractuel AFAN	Etudes d'archives
Thomas ROMON	Volontaire à l'Aide Technique	Anthropologue

